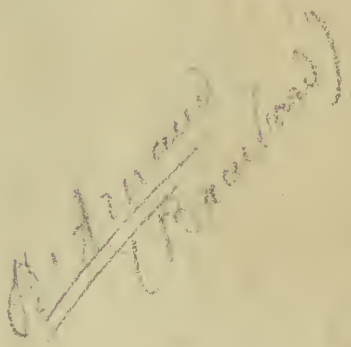
LIEBMAN.

ANECDOTE ALLEMANDE



a 5007133

PQ
1054
.A1
L5
1863
3MRS

LIEBMAN.

ANECDOTE ALLEMANDE.

APPELLÉ en Allemagne par des motifs dont il importe peu au public d'être inſtruit, je m'attachois à connaître le nouveau pays que j'habitois. Le ſentiment eût ſuffi pour exciter ma curioſité : comment en effet ne pas s'occuper d'un ſéjour auquel j'ai voué

une éternelle reconnaiſſance, & qui m'auroit fait oublier ma patrie, s'il étoit poſſible de repouſſer cette image, & de la bannir de ſon cœur? Je par-

---

Oublier ma patrie, &c. Je ſaiſis l'occaſion de conſacrer ici les hommages d'une juſte ſenſibilité; j'ai connu en Allemagne des gens de lettres qui n'étoient ni envieux, ni arrogants, des amis à toute épreuve, des grands ſans orgueil & ſans égoïſme, capables en un mot d'aimer. Il n'y a point de pays où il éxiſte plus *d'hommes*. Il eſt vrai que les Allemands en général n'ont pas l'avantage d'être de frivoles *élégants*, des *jargonneurs* agréables, des méchants *délicieux*, des ſéducteurs à la mode, des corrupteurs dans tous les genres. Peut-être le *bon-ton* ne règne-t-il pas à Francfort, à Dreſde, à Leipſick, à Hall, à Gottingue, à Vittemberg, dans toute la délicateſſe & la recherche de ce goût *érudit* dont nous parle Pétrone: mais ces villes ſont le ſéjour du vrai, du ſimple, de ce que les Anglais ont nommé *good nature*, *bonne nature*; les aîles du génie n'y ſont point rognées par les ciſeaux timides du bel-eſprit; chaque écrivain a le courage d'y conſerver ſon talent, ſon caractère propre. Le moment où les Allemands ſe ſoumettront à la ſervitude de l'imitation, ſera le premier pas vers leur décadence. Quand les Romains eurent la manie de ſe rendre les copiſtes & les ſinges des Grecs, Rome perdit à la fois ſes auteurs originaux, & ſes grands capitaines.

courois la Bohême. Nous étions dans cette saison agréable où la belle nuit a presque les charmes du beau jour. Le doux réflet d'un clair de lune qui n'étoit offusqué par aucun nuage, ce silence solitaire que nos Latins ont appellé avec tant de goût, *amica silentia*, & qui semble annoncer le repos de la nature, plutôt qu'un état d'abattement, le faible chant des cigales, le gazouillement de quelques ruisseaux errants çà & là dans une vaste plaine, l'heureuse variété de sites agrestes, tous ces détails si précieux qui glissent sur les ames vulgaires, & que saisissent avec avidité le petit nombre de celles qui sont sensibles, produisoient en moi une espèce de recueillement que j'aimois à entretenir. Ce sont là les jouissances du sentiment, & on ne les goûte guères dans le tumulte des villes, & dans le fatiguant flux & reflux des sociétés.

Je voyageois à cheval, & à quelque distance de mon domestique, voulant être seul, & m'enfoncer, si je puis parler ainsi, dans mon cœur & dans la rêverie : une telle disposition me préparoit sans doute à me remplir des impressions d'une douce mélancolie, la première peut-être des voluptés.

Nous approchions d'un bourg, dont l'aſpect promettoit une étendue aſſez conſidérable. Un cimetière étoit à l'entrée ; ces ſortes de lieux invitent à réfléchir ; le hazard, ou plutôt l'humeur mélancolique, qui, en ce moment, me dominoit, me fait involontairement arrêter les yeux de ce côté ; ils ſe fixent ſurtout ſur pluſieurs ſapins qui couvroient de leur feuillage noirâtre un tombeau élevé ; un homme penché ſur ce monument funèbre, de tems en tems l'embraſſoit avec plus de tranſport, & en pouſſant de ces gémiſſements ſombres, l'accent des profondes afflictions. Auſſitôt la pitié s'empare de moi ; je me dis tout de ſuite : c'eſt un père infortuné qui pleure un fils unique, un époux qui s'eſt vû enlever par un trépas inattendu, une jeune épouſe adorée, un amant que la douleur va réunir à l'objet de ſa tendreſſe. Je laiſſai s'avancer mon domeſtique ; je ne pus m'empêcher de lui communiquer mes réfléxions : une ame ſenſible eſt impatiente de ſe répandre. La compaſſion qui m'agitoit, augmente ; elle me preſſe, & me force, en quelque ſorte, à diriger ma route vers cet endroit ; je fis même du bruit : la perſonne courbée ſur le tombeau, ne quitta point ſon attitude, & parut n'avoir fait aucune attention à ma démarche. Cette

indifférence de ſa part me retint autant qu'elle me ſurprit : elle m'offroit tous les traits qui caractériſent ces grandes douleurs que l'humanité doit chercher à ſoulager, s'il ne lui eſt pas poſſible de les guérir. Il y a, il eſt vrai, des malheureux pour leſquels les conſolations ſont de nouvelles bleſſures ; ils repouſſent avec dépit la main qui demande à eſſuyer leurs larmes ; & quel ménagement ne doit-on pas à tout ce qui nous annonce l'infortune ? Quelquefois, cette même pitié qui nous emporte, ſe rend indiſcrète, & effarouche le chagrin au lieu de l'adoucir ; il reſſemble à la maladie : il a comme elle ſes accès capricieux, ſes aigreurs, & il faut reſpecter juſqu'à ſes injuſtices.

Je cédai donc, non ſans peine, à la crainte de pouſſer plus loin cette émotion : elle me faiſoit déjà partager la ſituation pénible de cet être ſi attendriſſant ; je me retirai, en détournant pluſieurs fois la tête pour le regarder encore ; je le perdis enfin de vûe : mais j'emportois dans mon ame ce ſpectacle de triſteſſe. Qu'il s'y répandit des idées ténébreuſes, accablantes, ſur la condition humaine, ſur le malheur néceſſairement attaché à notre éxiſtence, ſur le menſonge ſi rapide des plaiſirs, de tout ce qui compoſe la vie, ſur la cruelle vérité du chagrin qui nous pourſuit

ſans ceſſe, & de la fin qui nous attend ! Hélas ! me di-ſois-je, malheureux que nous ſommes ! nous convient-il d'avoir un cœur, d'aimer ? cette miſérable créature qui vient de frapper mes regards, aimoit ſans doute : voilà l'origine de ſes maux, la ſource des pleurs dont elle arroſe ce tombeau, & ils ne produiront point un miracle ; la terre ne lui rendra point ces déplorables reſtes qui peut-être ne forment déjà qu'une vaine pouſſière, qu'une pouſſière inſenſible à tous ces témoignages d'attachement & de douleur. Demain, aujourd'hui, à l'inſtant, il eſt poſſible que j'éprouve le ſort de cette victime de la deſtruction. Que dis-je ? l'objet de tous mes ſentiments, cette femme qui eſt la maitreſſe de mon ame, qui y règne, quoiqu'abſente, que j'aime plus que moi-même, peut toucher à ce fatal moment ... ſubir cette affeuſe deſtinée ... ô ciel ! quel tableau viens-je m'offrir ? voilà donc ce que c'eſt que la pitié ! ah ! je ſens trop que j'éxiſte, que je ſouffre dans autrui.

De ces penſées approfondies, je retournois encore à la cauſe qui les avoit fait naître : l'image de cet infortuné s'imprimoit toujours plus dans mon cœur.

Entré dans le bourg, je deſcends à la plus prochaine hôtellerie : mon premier ſoin eſt d'envoyer

chercher l'hôte, & de lui demander avec vivacité s'il ne peut me donner quelque éclairciſſement ſur un homme que j'ai vû dans le cimetière, attaché en quelque ſorte ſur un tombeau, & l'inondant de ſes larmes. Sans contredit, répond l'hôte, je connais, ainſi que tout le canton, la perſonne dont vous me parlez ; c'eſt un de nos gentilhommes dont la généalogie remonte le plus haut : il s'appelle le

---

Dont la généalogie, &c. On ſçait que la manie de quelques Allemands eſt cet amour d'extraction & de titres qu'ils portent juſqu'au fanatiſme. Peut-être ce ridicule produit-il autant d'avantages que d'abus ; il peut devenir pour eux une ſource de vertus, & d'une louable émulation. Tel gentilhomme aura eu un violent deſir de commettre une action honteuſe & criminelle : il lui ſera arrivé de jetter les yeux ſur ſon arbre généalogique qui remonte à Henri *l'Oyſeleur*, & auſſi-tôt la crainte de deshonorer cette longue ſuite d'ayeux, ſe ſera rendue maitreſſe de ces premiers mouvements condamnables, & les aura étouffés. Craignons *d'amenuiſer le bâton.* Qu'on liſe Bayle (c'eſt de lui que j'emprunte cette expreſſion démonſtrative :) il nous dira que la philoſophie a ſes excès comme l'ignorance. Il eſt des chimères utiles au bonheur de l'humanité, & des vérités qu'il faudroit bien ſe garder de ſubſtituer aux préjugés. La

comte Liebman ; l'excellent naturel ! nous le surnommons ici le père des pauvres & des malheureux ; d'ailleurs il fuit toute ſociété ; il répand ſes bienfaits par les mains d'un de nos paſteurs, la ſeule perſonne qui l'approche ; il paſſe la plus grande partie du jour à lire & à ſe promener ſeul ; & tous les ſoirs, il va des heures entières pleurer ſur ce monument que vous avez remarqué ; enſuite il revient dans ſa retraite, qui eſt la maiſon la plus chétive du lieu... — Mais vous ne m'apprenez point ce que je voudrois le plus ſçavoir : ce tombeau... — Il renferme une jeune perſonne... c'étoit un prodige de beauté, à ce qu'on en pouvoit juger d'après ſes traits flétris & preſque défigurés par la maladie ! elle eſt morte ici, & le comte a établi ſa demeure dans la maiſon même où elle eſt expirée. — Eh !.. quelle étoit cette jeune perſonne ? —

---

nobleſſe enviſagée ſous un certain point de vûe, eſt ſans contredit une des plus heureuſes créations de l'imagination humaine. Encore une fois, c'eſt par des ſignes qu'on doit parler aux hommes, & non par des raiſonnements métaphyſiques. Combien la croix de S. Louis a-t-elle enfanté parmi nous de prodiges de courage & d'héroiſme, tandis qu'une diſſertation bien empoulée, bien correctement écrite ſur l'honneur, ſeroit à peine lûe !

Nous l'ignorons. — Vous me dites qu'il ſe promène ſeul ? — Il recherche les endroits les plus écartés de la forêt voiſine. — Et il eſt impoſſible de lui parler ? — Oh ! vous lui tiendriez les plus beaux diſcours, vous n'en obtiendriez pas un mot.

Je congédie l'hôte, dont l'entretien n'avoit fait qu'irriter ma curioſité. Me voilà tourmenté plus que jamais du deſir violent d'être inſtruit de la deſtinée de cette créature ſi intéreſſante. Réſolu de mettre tout en œuvre pour me ſatisfaire, je conçois un projet, & je ne m'occupe plus que du ſoin de l'exécuter. J'annonce d'abord à mon domeſtique que mon deſſein eſt de m'arrêter quelques jours dans le lieu où nous étions ; enſuite je me fais indiquer la forêt, & je m'empreſſe de m'y rendre. Je la parcourus avec exactitude : je ne trouvai point ce que je cherchois ; le lendemain, je recommençai mes perquiſitions. Comme je revenois ſur mes pas, j'apperçois de loin quelqu'un qui ſe promenoit, un livre à la main ; de tems en tems il levoit les yeux au ciel, pouſſoit des gémiſſements, & reprenoit ſa lecture ; je ne doutai point que ce ne fût là l'objet de mes recherches ; j'approche : je diſtingue un homme qui avoit environ quarante ans ; jamais plus belle phyſionomie n'avoit

frappé ma vûe ; il poſſédoit plus que la beauté : tous ſes traits excitoient cet intérêt puiſſant qui s'empare de l'ame, la maitriſe, & ſemble commander d'aimer ; ſa taille étoit noble & majeſtueuſe ; un nuage de larmes chargeoit ſes yeux : ils étoient ſi touchants ! ils peignoient une triſteſſe ſi expreſſive ! je cours à lui ; je ſçavois ſa langue : — Monſieur ... monſieur, pardonnez à ma démarche ; le ſentiment m'emporte : je ne puis le vaincre. Hier, en entrant dans ce bourg, je vous apperçus, abandonné à la douleur, dans une attitude qui me cauſa de l'étonnement, & bientôt la compaſſion ſuccéda à la ſurpriſe ; je n'oſai cependant me livrer au mouvement qui m'entraînoit vers vous ; plein de votre image, je me ſuis informé exactement de tout ce qui vous concernoit : on n'a pu m'apprendre que le principal ſujet de votre chagrin. De mon chagrin, interrompt Liebman, d'un ton pénétré ! dites du déſeſpoir le plus ſombre, le plus affreux ... jamais créature humaine ne fut plus malheureuſe. — Vous m'avez inſpiré, monſieur, une inclination qui me fait paſſer par-deſſus toutes les règles & toutes les bienſéances de la ſociété ; j'ai brûlé de vous connaître : il eſt ſi doux de plaindre un infortuné, de s'attendrir,

de pleurer avec lui ! je ne ſuis qu'un étranger, qui a peu de titres & de diſtinctions à faire valoir : mais j'ai un cœur, un cœur ſi ſenſible, ſi ému de votre état ... non, vous ne refuſerez pas de m'entendre, & de permettre que dumoins je cherche à me remplir de votre ſituation, ſi je ne puis la ſoulager... — Mais, monſieur... — Encore une fois, je ſçais que mon procédé eſt irrégulier, d'une imprudence, qui, aux regards de tout autre, pourroit paraître impardonnable : ne voyez, monſieur, que le ſentiment ; qui le connaîtroit, ſi ce n'eſt pas vous? c'eſt le ſentiment, je le répéte, qui m'a ſubjugué, qui m'a fait franchir les loix de l'uſage. Vous m'avez touché à un point ... un moment a ſuffi pour m'attacher à vous, tant que je reſpirerai. Liebman fixe les yeux ſur moi ; il me dit en ſoupirant : vous êtes ſenſible, monſieur ! vous êtes donc bien malheureux ! — Oui, ma ſenſibilité m'a déjà cauſé une multitude de peines : mais ces peines mêmes me ſont chères ; les larmes qu'elles m'ont fait répandre, ont des douceurs pour mon ame ; je n'échangerois point cet excès de ſentiment contre la fermeté arrogante de ces raiſonneurs froids & calculés qui ſe parent tant de leur force inhumaine. Rien ne m'eſt étranger ; tout

m'intéreſſe ; tout me devient propre de la part de tout être qui ſouffre : jugez, monſieur, ſi votre profonde mélancolie s'eſt emparée de mon cœur, ſi elle l'occupe.

J'entrai avec le comte dans des détails ; jamais mon ame ne s'étoit épanchée avec plus d'effuſion & de vivacité ; enfin, en un inſtant, je lui étois auſſi connu que ſi notre liaiſon eût été l'effet du nombre des années. Il faut, me dit-il avec bonté, ſe ſoumettre au penchant, qui, à mon tour, me détermine en votre faveur. J'avois fait une eſpèce de ſerment de fuir tout commerce avec les hommes, & de garder déſormais un profond ſilence ſur l'objet du chagrin dévorant qui va précipiter ma fin : car malgré les ſecours de la religion, je ſens qu'il m'eſt impoſſible de réſiſter plus longtems : j'obéis comme vous au mouvement qui nous pouſſe l'un vers l'autre ; peut-être le ciel vous envoye-t-il pour recueillir les reſtes d'une exiſtence conſumée par la douleur ; venez avec moi, venez voir cet azyle de la triſteſſe ; c'eſt là, ajoûte-t-il en pleurant avec amertume, que j'ai perdu la plus adorable des femmes.

Je ſuis Liebman ; nous arrivons à ſa demeure, en effet une des moins conſidérables du bourg. Je tra-

verſe une chambre qui renfermoit une bibliothèque aſſez nombreuſe. Hélas ! me dit le comte, plus de conſolation ! j'en attendois de ces livres : ils ſont dans mes mains, ſous mes yeux, & ils ne diſent rien à mon ame ! tout ſe taît, tout eſt mort pour moi ! Je pénètre à une autre chambre ; elle ne contenoit que des meubles très ſimples, & un lit de peu d'apparence. Tout ce qui arrêta mes regards, fut un portrait couché ſur une eſpèce de table couverte d'un tapis noir. Voilà, reprend Liebman, en courant à cette table, & ſe ſaiſiſſant de ce portrait, voilà une image que tous les jours j'arroſe de mes pleurs : elle recevra mes derniers ſoupirs ; & après lui avoir donné une ſorte de baiſer religieux, il la remet ſur la table ; & pouſſant un profond gémiſſement : ah ! monſieur, quelle confidence voulez vous m'arracher ? que me demandez-vous ? de vous préſenter mes bleſſures ? c'eſt me déchirer, porter le fer & la flamme juſqu'au fond de mon cœur ... je ne pourrai m'y réſoudre. Je prends la main de Liebman ; je lui montre mon ame préparée à recueillir cette narration ſi touchante. Croyez, lui dis-je, que quelque deſir que j'aye d'être inſtruit de vos peines, j'aurois ſçu me ſurmonter : mais j'imagine vous ſervir, vous ſoula-

ger, en vous preſſant de me raconter vos infortunes ; celles du cœur ſont ſans contredit les premières, & leur fardeau devient moins peſant, quand on peut le partager : & qui eſt plus en état que moi de ſe pénétrer de votre ſituation ? Je vous le redis : je ſuis devenu votre conſolateur, votre ami, oui, monſieur, votre ami le plus tendre ; vos malheurs ſeront les miens ; mon ſein eſt ouvert à vos larmes. Liebman laiſſe échapper un accent douloureux, & prend ainſi la parole :

Je ne m'applaudirai, ni de mes richeſſes, ni de ma naiſſance : ces avantages ont peut-être contribué à mes malheurs, en me donnant les moyens de me procurer une éducation cultivée, & de ſatisfaire mes goûts, mes goûts trop funeſtes ſans doute à ma ſenſibilité : je l'ai portée à l'excès. Dès mon enfance, je fus frappé d'une vérité qui m'effraya : je vis qu'on ne connaiſſoit ni l'amitié, ni l'amour, quoiqu'on en parlât beaucoup ; j'appris à redouter ces liaiſons fondées ſur l'intérêt ; mon cœur cependant étoit dévoré du beſoin d'aimer. Mes premiers regards ſe fatiguèrent ſur un amas de volumes : mais des livres ne ſuffiſent pas au bonheur. Je vous l'ai déjà dit, je ne l'éprouve que trop ! oui, malgré mon juſte dégoût pour le monde,

je

je ſens qu'il nous faut un confident de notre eſpèce, une ame qui réponde à notre ame, qui nous entende, qui nous parle, avec laquelle nous partagions nos ſenſations, nos penſées, nos plaiſirs, nos peines. Tout ce qui m'entouroit, m'avertiſſoit que je mourrois de diſette au ſein de l'abondance, que la ſociété ne m'offriroit que des ſimulacres, & jamais d'objets réels, que la délicateſſe qui me tourmentoit, loin d'être ſatisfaite, s'irriteroit des faux plaiſirs que ce monde ſi faible, ſi impoſteur me promettoit. Je m'étois fait ſurtout une idée ſi extraordinaire de l'amour, que j'oſois à peine m'avouer à moi-même tout ce que je deſirois à ce ſujet : c'étoit bien plus que la beauté dont je demandois la perfection : j'aurois voulu trouver un cœur qui n'eût reſpiré que par le mien, qui n'eût formé de vœux que pour moi ſeul, qui n'eût pas un ſentiment que je ne l'euſſe inſpiré & qui ne m'appartint ; en un mot j'aurois ſouhaité être un autre Pygmalion, & animer une ſtatue qui m'eût conſacré ſon entière exiſtence. Que j'aimois à me repréſenter les graces indeſtructibles, l'ardeur pure & conſtante de ces beautés élémentaires, ſi ſupérieures aux créatures terreſtres, & auxquelles on a donné le nom de Syl-

phides ! J'éxigeois une recherche, un charme de ſentiment & de volupté dont les cœurs humains ne ſont point ſuſceptibles. De jour en jour, je m'affermiſſois dans cette façon de penſer ; je fuyois les amuſements & les liaiſons de mon âge. J'avois perdu ma mère, lorſque j'étois au berceau ; mon père fut tué à la bataille de **, & je demeurai à près de dix-huit ans maître de ma deſtinée, & poſſeſſeur d'un bien conſidérable. Mon premier ſoin fut d'abjurer en quelque ſorte la ville & la cour, & d'aller m'enſevelir dans une fort belle terre, à quelque diſtance de ** ; mes livres m'y ſuivirent, & là, je m'abandonnai à ma chimère, ou plutôt à mes regrets, bien convaincu que j'étois conſumé d'une ſorte de paſſion dont je ſerois inutilement la proie, que ſurtout je ne rencontrerois jamais cet ami d'un autre sèxe, que toute mon ame demandoit : mais la fatalité irréſiſtible de mon aſcendant l'emportoit ſur la raiſon ; c'étoit mon cœur qu'il auroit fallu vaincre, & il me dominoit ; hélas ! c'eſt le plus impérieux des maîtres, & celui qu'on a l'aveuglement de redouter le moins.

Je m'attachai à orner le lieu que j'habitois ; j'y réunis les fleurs les plus belles & les plus odorifé-

rantes ; j'aurois voulu avoir les ſecrets de la magie pour y prodiguer tous les enchantemens. Ces diverſes occupations partageoient mon tems, & ne rempliſſoient point mes deſirs. Il manquoit à ce ſéjour de délices, à ces jardins merveilleux, une Armide ; & qui, à mes yeux auroit mérité ce nom ? un objet divin, tel que je me le figurois, tel que je ne me flattois point de le trouver, à moins que le ciel n'opérât un miracle en ma faveur ; je ne pouvois l'eſpérer. Un ſecret ennui me pourſuivoit partout. A qui pouvois-je montrer ces roſes prêtes à s'épanouir, ces boſquets compoſés d'arbuſtes les plus rares, ces eaux qui jailliſſoient en caſcades, ou qui ſe perdoient à travers des gazons émaillés d'une verdure toujours renaiſſante ? Avec qui pouvois-je m'entretenir des beautés de la nature, du ſpectacle impoſant de cet aſtre majeſtueux qui ſemble être le roi du monde ? Dans quel ſein enfin épancher tous les ſentiments accumulés dans mon ame ? Je me levois, & je me couchois fatigué de mon bonheur ſolitaire, bien déterminé cependant à ne point rentrer dans le tourbillon de la ſociété.

La femme d'un de mes jardiniers vient à mettre au

monde une fille qui annonçoit l'aſſemblage des graces. Auſſitôt je ſaiſis un projet, qui, à tout autre qu'à moi eût paru extravagant, & d'une éxécution impoſſible ; mon eſprit s'égaroit dans le merveilleux ; mon cœur l'échauffoit ; une telle imagination embraſſe avidemment tout ce qu'elle conçoit ; elle ne connait rien d'inſurmontable ; les obſtacles s'applaniſſent ; les illuſions ſe réaliſent. Je forme donc le deſſein de faire élever cette fille, pour en créer l'objet de cet amour que peut-être j'étois ſeul capable de reſſentir. Me voilà ouvrant toute mon ame à cette idée qu'un autre eût rejettée ; je n'entends, je n'enviſage plus qu'Amélie : c'eſt le nom que l'on donne à l'enfant ; je fais part de mon projet à ſes auteurs : une ſomme d'argent triomphe de leur répugnance, & les ſoumet à tout ce que je deſire. Il eſt décidé qu'Amélie ne verra que ſa mère & moi, que ſes premiers regards ne ſe partageront qu'entre nous deux ; j'ai trouvé enfin la maitreſſe après laquelle j'aſpirois ; je me dis : oui, mes vœux ſont remplis ; rien n'exiſte plus pour Liebman, dans le monde, que la ſeule Amélie ; voilà l'objet ſuprême auquel je rapporterai tous mes ſoins, tous mes hommages, ma vie entière ; je veux qu'elle imagine qu'il

n'y a ſur la terre, excepté elle & ſa mère, d'autre créature que ſon amant, que ſon adorateur; ah! je le ſuis ſans doute, je ſerai toujours à ſes pieds. Oh! quel plaiſir je goûterai à l'entendre former ſes premiers ſons! mon nom ſera la première parole qui lui échappera; ſes premiers pas ſeront pour venir à moi; ſes premiers ſentiments ſeront pour m'aimer; & comment ne lui ſerois-je pas chèr? je volerai au-devant de ſes moindres deſirs; elle ſera ma ſouveraine. Tous les jours j'ajoûtois à mon plan, & tous les jours je devenois plus heureux. Je ne ſortois point de l'appartement qui renfermoit l'objet que j'idolâtrois; c'étoit mon tréſor, & jamais avare n'avoit été plus ſurveillant & plus inquiet. Mes yeux ne ſe détachoient point d'Amélie; j'épiois ſon premier regard, ſon premier ſourire; je le diſputois à l'amour maternel; rien n'approchoit de ma tendreſſe; à chaque inſtant, la beauté de cette aimable enfant me ſembloit croître & ſe dé-

---

Qu'il n'y a ſur la terre d'autre créature, &c. J'ai lu dans mon extrême jeuneſſe, un petit ouvrage dont je ne ſçaurois me rappeller le titre, & qui a, je crois, quelque conformité avec le fonds de cette anecdote. Je puis aureſte aſſurer que les détails ne ſont pas les mêmes.

velopper. De quelle yvreſſe fus-je pénétré, quand je l'entendis balbutier mon nom ? oui, ma chère, ma divine Amélie, lui diſois-je, comme ſi elle eût pu me comprendre, oui, Liebman eſt ton amant, ton eſclave ; tu es ſa maitreſſe abſolue ; il te ſera toujours plus ſoumis ; toujours plus tendre, il ne verra, n'aimera, n'adorera que toi dans la nature entière.

Cette charmante créature s'élevoit, ſi l'on peut le dire, dans le ſein de l'amour ; elle avoit atteint deux années ; je ne m'en ſéparois point ; c'étoit une belle roſe que j'avois vû éclore, & dont je ſuivois tous les dégrés de croiſſance & d'embelliſſement. Lorſqu'on promenoit l'enfant dans les jardins, j'avois la précaution d'écarter les moindres témoins ; quand elle venoit à pleurer, que j'éprouvois de ſouffrances ! Il n'y avoit pas une de ſes larmes qui ne coulât juſqu'au fonds de mon cœur, & qui n'y portât la douleur la plus vive ; auſſi j'empêchois que ſa mère lui donnât le plus léger ſujet de mécontentement ; ſes volontés, ſes caprices étoient des ordres abſolus : ah ! elle me donnoit déjà des loix que je chériſſois ; ſes careſſes innocentes allumoient dans mon ſein un feu qui chaque jour devenoit plus dévorant ; com-

bien de fois lui faiſois-je répéter qu'elle m'aimoit, qu'elle m'aimoit de toute ſon ame ! tu m'aimes, ma chère Amélie, tu m'aimes ! non ! tu ne ſens pas toute la force de cette expreſſion ; c'eſt moi qui t'aime, qui t'adore, qui brûle, qui t'idolâtre. Quand je prenois cette charmante enfant ſur mes genoux, c'étoit alors qu'une langueur délicieuſe couloit dans mes veines. Mais que les plaiſirs de mon cœur étoient au-deſſus de ceux de mes ſens ! quelle volupté inconnue à tous les autres humains je me promettois ! Il y aura donc dans l'univers, une créature qui n'exiſtera que pour moi, qui ne ſera remplie que du ſeul deſir de me plaire, qui m'aimera ſans partage ! je ſerai l'unique objet auquel ſe rapporteront ſes ſentiments, ſes actions, ſes plus indifférentes idées ! Amour, amitié, bonheur ſuprême de deux ames qui ne forment que la même ame, je gouterai donc vos délices !

J'avois raſſuré les parents ſur la ſuite du plan que je m'étois propoſé ; mon deſſein n'étoit pas d'abuſer des impreſſions favorables qne je voulois exciter & échauffer. Lorſqu'Amélie ſeroit parvenue à une époque où j'aurois pu croire ſes ſentiments affermis,

alors je lui euſſe déſſillé les yeux : elle eût connu la vérité ; elle eût appris qu'il y avoit d'autres hommes que moi, une ſociété, une religion, des devoirs, des vertus, des uſages. Je n'euſſe volé dans ſes bras qu'appuyé des loix d'un ſaint engagement : mais je voulois m'aſſurer de ſon ame, & y régner au point que, tranſportée dans le monde, la jeune perſonne ne perdît rien de l'eſprit en quelque ſorte dont je cherchois à la pénétrer.

Je paſſe ſur mille détails qu'il eſt bien plus facile de ſentir que d'exprimer, & aſſurément ils n'auroient point pour vous le même intérêt qu'ils ont encore pour un malheureux, victime de la plus violente paſſion. Mon Amélie étoit arrivée à cet âge enchanteur où une jeune fille commence à pouvoir être comparée à une fleur naiſſante ; il ſembloit que la nature eût pris plaiſir à créer exprès pour moi un prodige de beauté & de graces. Vous pouvez au reſte jetter la vûe ſur ce portrait (il me donne le portrait d'Amélie) ; quoique mes larmes l'ayent preſque effacé, vous aurez une faible idée de ces traits céleſtes qui ſont demeurés gravés ſi profondément dans mon cœur. L'art impuiſſant n'a point rendu le charme de ſes yeux : qu'ils étoient ſéduiſants,

tendres, expreſſifs, ces maîtres de mon ame ! chaque regard me cauſoit un trouble que j'aimois à entretenir; le beau front ! la candeur, la vérité, la nature même y reſpiroient. Sa bouche, ſa bouche étoit un bouton de roſe dans toute ſa rougeur virginale ; c'étoit là que l'imagination enflammée ſe figuroit la ſource de l'ambroiſie & du nectar de la volupté, & quand la voix de cette divine créature ſe faiſoit entendre, quelle douce émotion, quelle yvreſſe, quelle flamme elle portoit dans mes ſens ! Que mon nom vînt à s'échapper de cette bouche adorable, qu'elle prononçât un ſeul mot, mon enchantement redoubloit. Il n'y a point de flutte, de lyre qui eût pour mon oreille la douceur & l'harmonie de ſes accents. Ses cheveux, d'un blond admirable, flottoient négligemment ſur ſes épaules, & quelquefois n'étoient reſſerrés que par un ruban. La fable nous peint ces nymphes à la taille ſvelte & légère, qui gliſſoient ſur les fleurs plutôt qu'elles ne marchoient : c'étoit mon Amélie ; tous ſes attraits étoient animés d'une gayeté ſi aimable, ſi naturelle ! Je lui demandois inceſſamment : Amélie, charmante Amélie, m'aimes-tu ? m'aimes-tu auſſi tendrement, auſſi vivement, auſſi ardemment que je t'aime ? je lui prenois ſes mains dans les miennes,

je les couvrois de baiſers & de pleurs. Ah ! monſieur, quel ſpectacle ! c'eſt alors que toute la nature s'embelliſſoit à ma vûe, que je voyois le ciel même s'ouvrir. Amélie me répondoit, en laiſſant à ſon tour tomber des larmes ; quelles larmes ! que mon cœur s'en enyvroit ! elle me répondoit : tu demandes toujours, Liebman, ſi je t'aime ? me ſeroit-il poſſible d'avoir un autre ſentiment ? un mouvement, dont j'ignore la cauſe, me porte dans tes bras, m'y précipite ; je ne ſçais, ma mère m'eſt chère : mais je deſirerois encore plus te ſerrer contre mon cœur ; je crois que cela me ſoulageroit d'un poids ... il m'oppreſſe.

Jugez, monſieur, de ma ſituation : quels tranſports je reſſentois, quelle peine j'éprouvois à les combattre ! Je vous l'ai dit : je ne voulois point abuſer de la naïveté d'une créature enchantereſſe qui n'avoit nulle idée des convenances, qui ne ſçavoit point ce que c'étoit que rougir, qui, en un mot, étoit dans une ignorance abſolue du mal, & ne connaiſſoit d'êtres ſemblables à elle, que ſa mère & ſon amant ; encore une fois, j'attendois que ſa tendreſſe fût aſſurée, & ne pût ſe démentir ; je reculois toujours l'inſtant où l'honnêteté & le devoir m'ordonnoient

de l'inſtruire ; ſans doute cette ſorte d'expérience offenſoit le ciel, & il m'en a puni. Ces retardements ne ſervoient qu'à m'enflammer ; j'avois beſoin, pour me vaincre, de me redire ſans ceſſe : ces tréſors qui ſont ſous ma vûe, ſous mes mains, il viendra un jour où je les poſſéderai par un engagement légitime ; je me rendrois coupable de la plus noire trahiſon, ſi je trompois la ſimplicité de cette enfant ſi ingénue. Eſt-ce que mon ame ne jouit pas pleinement ? quand Amélie lève ſes yeux ſur les miens, qu'elle me dit qu'elle m'aime, mon cœur ne s'ouvre-t-il point à un torrent de délices ? Gardons-nous de corrompre la pureté de nos plaiſirs, d'abuſer de l'innocence ; je l'ai promis à ſes parents, je me le ſuis promis à moi-même : contentons nous de lui faire renouveller ces aveux & ces ſerments qui m'aſſurent de mon bonheur futur.

Amélie m'accabloit de queſtions qui me procuroient des raviſſements continuels. Mon bon ami, me diſoit-elle, inſtruis-moi, car je ne ſçais rien, rien que t'aimer : qu'eſt-ce qu'il y a au-delà de ces arbres ? (elle me montroit mon parc qui s'étendoit au loin). — Ma chère Amélie, tout finit là-bas. — Tout finit ... je ne te comprends point ! —

Voici ce qu'on appelle la terre, l'univers ; oh ! c'eſt bien pour moi le monde entier ; tout cela eſt ton empire ; tu en es la maitreſſe ; tu y règnes comme tu règnes ſur mon cœur. — Mais qui a fait ces jardins, ces gazons, ces fleurs ? qui a diſtribué ces eaux dans ces baſſins, dans ces canaux ? qui a conſtruit cette maiſon ? — Qui, mon Amélie ?.. qui ?.. ton ami, ton amant, moi ; le deſir de te plaire m'a animé, & j'ai produit toutes ces merveilles. — Tu as créé cette voute arrondie, où ſe peint un bleu qui charme ma vûe, ce ſoleil qui me tranſporte de raviſſement, chaque fois qu'il reparaît ? — Mon Amélie, je ne ſuis point l'auteur de ces miracles : c'eſt un être bien au-deſſus de moi, au-deſſus de toi, au-deſſus de tout. On ne le voit point, mais il ſe ſent, & ton cœur en a ſoupçonné l'exiſtence ; on l'appelle Dieu. — Je voudrois bien le voir, Dieu. — Je te l'ai dit : il ſe cache à nos regards, mais il parle à notre ame. — Et qu'eſt-ce qu'une ame ? — Une ſubſtance qui eſt un rayon immortel de ce Dieu, & qui ne ſe détruit point... Un jour, Amélie ... tu ſçauras ... attendons encore quelque tems... — C'eſt Dieu qui a fait auſſi ces oiſeaux, qui leur a donné des aîles pour voler ? & ces poiſſons, ſans doute, ſont ſon ouvrage ? —

Il a tout fait, & c'eſt parce qu'il l'a permis, que j'ai arrangé ces jardins, que j'ai élevé ce château. — Il t'a créé; il m'a créée; ce n'eſt point ma mère ... & que m'eſt donc ma mère? Toi, tu es mon ami, tu es néceſſaire à mon cœur, tu es l'air que je reſpire; j'aime cependant ma mère. — Dieu l'a formée pour veiller ſur toi, pour prendre ſoin de tes premiers jours, pour ſoutenir ta faibleſſe, pour te donner de la nourriture & des ſoins. — Que j'ai d'obligations à ce Dieu! quel préſent il m'a fait, en mettant à mes côtés toi & ma mère! je brûlerois de le voir, de le connaître. — Il faut ſe proſterner en idée devant lui, & lui rendre d'éternelles graces de la vie, & de ſes bienfaits. — Tu n'es donc pas un Dieu? — Il n'y en a qu'un, & il ne ſçauroit y en avoir qu'un: je ſuis un être qu'on appelle homme. — Un homme, & n'y auroit-il qu'un homme? je vois voler une infinité d'oiſeaux, nager une multitude de poiſſons ... tu ſerois le ſeul de ton eſpèce? — Oui, ma chère Amélie, ce Dieu ſi bienfaiſant qui nous a créés tous trois, toi pour être la ſouveraine de ces lieux & de mon cœur, ta mère pour avoir ſoin de ton éxiſtence, & moi pour t'aimer, ce Dieu n'a fait d'hommes que Liebman ... eſt-ce que

mon hommage ne te ſuffiroit point ? tu pourrois en aimer un autre ? — Ah ! Liebman, l'ai-je mérité, ce reproche ? Quand cette terre qui me parait immenſe, ſeroit couverte d'hommes, ſois en bien perſuadé, & aurois-tu de la peine à me croire, ils n'exiſteroient point pour moi. (je me jette à ſes pieds) — Amélie, Amélie, répéte moi bien cet aveu enchanteur ; quoi ! tu chercherois encore ma vûe? tu ne m'oublierois point ? — Eh ! eſt-ce qu'on pourroit aimer pluſieurs hommes ? je ſuis bien aſſurée qu'il n'y en auroit pas qui ſeroient capables de me plaire autant que toi... Ma mère n'eſt donc pas un homme ? je m'en ſuis bien apperçue ; quoique je l'aime beaucoup, elle n'excite pas dans mon ame les tranſports que tu y produis... Eſt-ce que s'il y avoit pluſieurs femmes, tu les aimerois comme tu aimes Amélie ? — Ah ! ma divine maitreſſe, ce ſuprême créateur en feroit des millions : tout Dieu qu'il eſt, il ne leur donneroit pas des charmes ſupérieurs aux tiens ; je donnerois toutes les femmes pour un de tes regards. — Liebman, je ſerois bien fâchée que tu aimaſſes quelque choſe plus que ton Amélie ; tout ce que je vois me déplairoit alors ; oh ! je trouverois ces fleurs moins brillantes, elles auroient moins de fraîcheur, moins

de parfums. — Et toi, mon adorable Amélie, tu ne me l'as point assez dit, il y auroit une multitude d'êtres comme moi, qn'ils ne m'oteroient point ton cœur? — Je n'en aurois seulement pas l'idée. Rien, non, rien ne peut ressembler à Liebman. Demande à ce Dieu qu'il te donne un nombre innombrable de rivaux ... je ne les appercevrai point.

Je retombe à ses genoux ; je suis prêt à la retirer de son erreur, à lui avouer que je l'ai trompée, que cette épreuve me suffit : mon amour m'arrête ; la crainte accompagne la tendresse véritable, & puis, cette ignorance d'une femme que j'adorois, avoit tant de douceur pour ma sensibilité ! Amélie reprend : — Nous nous aimerons toujours ? (il m'échappe un mouvement qu'elle saisit) tu parais déconcerté ! tu as pâli ! est-ce que tu me cacherois ... ô ciel ! mon cœur ne seroit pas pour jamais uni au tien ? — Amélie, je te réponds de mes sentiments tant que j'existerai... — Tant que tu existeras ? Comment ! que veux-tu dire ? — Mais ... notre existence n'est pas éternelle ; tes traits se flétriront ; tu vieilliras. — Qu'est-ce que vieillir ? — Ta peau sera moins unie ; tes yeux auront moins d'éclat... — Je cesserois de te plaire ? — Tu seras toujours l'objet, le seul

objet de tous mes vœux ; je t'aimerai toujours davantage ; mais ... la mort viendra nous ſéparer ... ah ! que je n'aye pas ta perte à éprouver. — Vieillir ... la mort ... la mort !.. mon cœur ne s'agiteroit plus pour toi ? — Ton cœur, Amélie, perdra tout ſentiment ; le mouvement t'abandonnera ; tu ne m'entendras plus ; tu ne me verras plus... — Je ne t'entendrai plus ! je ne te verrai plus ! ah ! Liebman, quel horrible avenir ! eh ! quoi, je ne pourrai plus t'aimer ? Liebman, eſt-ce que Dieu ne ſauroit empêcher ce malheur ? — Tout ſans doute lui eſt poſſible : mais c'eſt ce Dieu lui-même qui a impoſé cette loi à ſes ouvrages. N'as-tu pas remarqué que le jour s'éteignoit, que les feuilles tomboient, que les gazons ſe jauniſſoient ? — Aſſurément, mais le jour reparaît ; les feuillages renaiſſent, & les gazons reverdiſſent. — Notre ſort à nous ſera plus cruel ; nos corps ſeront anéantis pour jamais. — Nous ceſſerons de nous aimer ! — Il eſt vrai que nos ames ne ſeront point détruites ... — Oh ! je ſupporterai cette mort avec fermeté, ſi mon cœur me ſurvit.

Telles étoient à peu près nos converſations. Vous avez une idée de ma félicité : elle étoit auſſi douce

que

que pure ; oui , j'éprouvois combien les plaiſirs de l'ame l'emportent ſur ceux des ſens ; à quelle yvreſſe délicieuſe je m'abandonnois ! il ne m'étoit pas poſſible de douter que je fuſſe aimé, & Amélie n'aimoit que moi. Quelle volupté me pénétroit, lorſque je parcourois ſeul ces jardins , près de ma ſouveraine , jouiſſant de l'éclat d'un beau jour , & que du ſpectacle céleſte , j'abbaiſſois mes regards ſur un chef-d'œuvre de beautés , de graces , d'enchantemens ! Avec quel feu , quel tranſport je lui diſois , je lui répétois : que tu es belle , mon Amélie ! que je t'adore ! tiens , obſerve : ces lieux reçoivent de toi une nouvelle parure ; à meſure que tu lèves les yeux , ces fleurs prennent des couleurs plus vives , un parfum plus doux ; l'azur du ciel eſt plus brillant ; le verd dont ſe couvre la terre, flatte davantage la vûe ; le cryſtal de ces eaux eſt plus limpide , & elles coulent avec plus de rapidité ; c'eſt toi que chantent ces oiſeaux; c'eſt toi que ces arbres ſemblent appeller ſous leur ombrage ; tout , mon Amélie , reſſent le pouvoir de tes charmes , & te rend hommage comme ton amant.

Il falloit inceſſamment m'arracher à ſes careſſes ingénues; quel ſupplice ! c'étoit à moi qui idolâtrois Amélie , à combattre , à repouſſer les témoignages

naïfs de ſa tendreſſe. Je n'avois plus rien à deſirer que de goûter des plaiſirs qu'un engagement légitime me procureroit, & chaque jour je me rendois plus coupable, en prolongeant l'ignorance où cette charmante fille étoit élevée. Tout concouroit donc à me preſſer de hâter le moment où mon aimable maitreſſe ſortiroit de ſon erreur. Ses parents me prioient, menaçoient de ſe plaindre. Il eſt ſans doute dans notre nature de former des vœux continuels, & de ſe défier de ſon bonheur. Je me diſois : oui, je ſuis aimé, je ſuis aimé d'Amélie ; je ne ſçaurois ſoupçonner ſes ſentiments : mais qu'eſt-ce que l'avantage de plaire, lorſqu'on n'a point de rivaux ? Cette jeune perſonne imagine que je ſuis le ſeul de mon eſpèce qui exiſte, & elle m'a donné ſon cœur : à m'interroger, à diſcuter ma prétendue félicité, ce préſent doit-il combler mes deſirs ? puis-je être parfaitement heureux ? Si Amélie ſçavoit qu'il y a d'autres hommes, que ſes lumières étendiſſent les facultés de ſon ame, qu'elle me fît un ſacrifice éclatant, alors ... voilà le bonheur ſuprême, & celui dont je m'applaudis lui eſt bien inférieur ! la vanité a-t-elle lieu de s'enorgueillir d'un triomphe fondé ſur l'ignorance ? C'eſt ainſi que tout

s'altère & ſe corrompt dans le cœur humain. D'ailleurs je n'avois nul confident de mon amour, & un amour trop diſcret perd de ſon prix. Il n'eſt donc pas poſſible de jouir ſeul ! Aucun ami ne recevoit l'épanchement d'un cœur ſurchargé, ſi l'on peut le dire, de ſon yvreſſe, & il brûloit de ſe répandre. Enfin je ſuis déterminé à lever le grand rideau qui cachoit la nature aux yeux d'Amélie. Avant de précipiter cet événement, auquel ma vie étoit attachée, je forme la réſolution de renouer avec un des amis de ma première jeuneſſe. Rimberg, c'eſt ſon nom...

Liebman n'acheve pas, & tombe dans un accès de profonde douleur. Il garde quelque tems un ſombre ſilence ; il ſe relève de cet accablement, & les yeux couverts de larmes, il reprend : je vous ai nommé l'auteur de toutes mes infortunes : mes bleſſures ſe rouvrent ; ce modèle d'une perverſité monſtrueuſe réuniſſoit tous les genres de ſéduction : il joignoit à la plus belle figure un eſprit ſouple, careſſant, d'autant plus à craindre, que ſon génie ſi fécond en artifices, ſe déroboit ſous un air de candeur & de ſimplicité. Je lui fais part de mon ſecret ; il recueille, en quelque ſorte, toute mon ame, juſqu'à ſes moindres ſentiments ; je lui peins les charmes de

la maitreſſe de mon cœur ; je fais plus : je l'amène à ma campagne ; j'ai ſoin de le placer dans un endroit où il pouvoit, ſans être apperçu, contempler en liberté Amélie. Je le retrouve plongé dans l'admiration & dans l'extaſe ; qu'il me fait ſentir la valeur de mon tréſor ! ce déſordre eſt plus expreſſif que tous les éloges qu'il auroit pu prodiguer. Il s'exhale enfin : — Mon cher Liebman, ce n'eſt pas une mortelle, c'eſt une divinité que je viens de voir ! vous ne m'aviez rien dit ; qu'elle eſt au-deſſus du tableau que vous m'en aviez tracé ! Je me hâte de lui répondre : c'eſt encore peu que le ſpectacle de tant d'attraits : ſi vous connaiſſiez ſon ame, la douceur, le charme de ſes épanchements ingénus ! vous avez raiſon, mon ami, Amélie doit être ſéparée de la claſſe des autres créatures ; le ciel l'a faite exprès pour l'homme le plus ſenſible & le plus épris.

Le perfide étoit ſouvent revenu chez moi, & chaque fois je lui avois procuré le même ſpectacle dont il étoit toujours plus frappé. Il m'approuve beaucoup dans le deſſein d'arracher Amélie à ce ſommeil, qui la retenoit comme privée de la vie ; il penſe auſſi que j'aurai bien plus ſujet de m'applaudir de mon triomphe, lorſque je pourrai jouir du peu de ſuccès de mes

rivaux. Notre bonheur, disoit-il, s'augmente de la peine des autres ; quel sentiment affreux, & qu'il devoit bien m'éclairer sur ce caractère atroce ! Rimberg ne doutoit point que le cœur où je règnois, ne me restât attaché ; il imagine un stratagême, dont l'effet, en me causant le plaisir de la curiosité, devoit me prouver combien j'étois aimé : il me propose de faire prendre à la jeune personne une liqueur soporative, qui ne l'assoupiroit que quelques heures, & pendant ce temps, on la transporteroit dans un endroit où pourroit se trouver une multitude d'hommes, comme au spectacle, dans une promenade. J'épierois le premier moment de son réveil, & je jouirois de toute sa surprise. J'adopte l'expedient avec transport. J'ai encore, avant de l'employer, une conversation avec Amélie ; je lui remets devant les yeux l'image que je m'obstinois à lui présenter : Si la terre, lui dis-je, étoit donc plus vaste encore que cet espace, & qu'elle fût peuplée de créatures semblables à moi, tu n'aimerois que Liebman, & tu lui donnerois la préférence? Je ne sçais, répond Amélie, pourquoi nos entretiens reviennent sans cesse sur cet objet : est-ce à toi, mon ami, à douter de mon cœur ? je te l'ai assuré : il y

auroit mille terres, telles que celle-ci, & autant d'hommes que je vois d'oiſeaux voler, & de moucherons ſe combattre ſur ces étangs, je te les ſacrifierois tous, oh ! tous, avec plaiſir. — Eſt-il vrai, ma chère Amélie ? eh bien ! nous mettrons cette tendreſſe à l'épreuve. Amélie veut me faire expliquer ; je garde le ſilence ſur mon projet, & me contente de me jetter à ſes pieds, en couvrant ſa main de baiſers : — Ma divine maitreſſe, je reçois à genoux tes ſerments ; tu m'as promis de ne voir, de n'aimer que Liebman, qui n'adore que toi : penſe que je mourrois de mille morts, ſi tu m'ôtois un ſeul des mouvements de ton cœur ; je regardois Amélie, & mes yeux ſe couvroient de larmes. Je m'écriois : non, non, je ne me ſoumettrai point à cette tentative ; mon bonheur ne me ſuffit-il point ? Amélie ne ſçavoit d'où pouvoit naître ce déſordre de mes ſens ; je la pare des plus belles fleurs ; j'ajoûte les ornements les plus recherchés, à ſes graces naturelles ; j'inſinue enſuite la liqueur préparée dans ſa boiſſon ; elle s'endort. Auſſi-tôt Rimberg & moi, nous la tranſportons dans une voiture.

J'avois appris que l'on donnoit un opéra dans la ville de *** , qui n'étoit qu'à peu de lieues de ma terre ; Rimberg s'étoit chargé de tous les

détails : il avoit loué pour nous ſeuls une loge ; ces loges ſont conſtruites dans le goût Italien : elles forment des eſpèces d'appartements, où, lorſqu'on veut ne point ſe montrer au public, on s'amuſe à jouer, ou à converſer avec ſa ſociété particulière ; Amélie s'y trouva conduite par nos ſoins. Nous avions eu l'attention de la placer de façon, qu'en ſortant de ſon aſſoupiſſement, ſes premiers regards s'ouvriroient ſur la ſalle & ſur l'aſſemblée. Il y avoit des moments où je me repentois de ma demarche ; je voulois ramener Amélie avant que ſon ſommeil finît ; Rimberg m'en empêche, & condamne toutes mes craintes. Enfin Amélie s'éveille : ſa première expreſſion eſt un cri à la vûe de cette multitude, & ſa tête enſuite retombe dans mon ſein ; je la ſoutenois ; elle revient de cette ſorte de révolution : ſon étonnement cependant continue, quand elle apperçoit Rimberg qui la raſſure ; elle s'écrie : que vois-je ? Liebman, il n'étoit donc pas vrai que tu fuſſes ſeul ? — Non, ma divine Amélie ; pardonne à l'erreur où je t'ai retenue ſi longtems : c'eſt l'excès du ſentiment qui m'avoit fait imaginer ce menſonge. Oui, la terre eſt mille fois plus étendue que je ne te l'ai dit, & elle eſt couverte d'une infinité de créatu-

res qui ont ma forme, mes traits : mais il n'y en a aucune, Amélie, qui ait le cœur de Liebman, & qui ſoit capable de t'aimer auſſi vivement qu'il t'aime. — Et qu'eſt-ce que cet homme-là ? (en montrant Rimberg). — Il eſt mon ami, c'eſt-à-dire ce que je chéris le plus après mon Amélie. Elle me répond : il eſt preſque auſſi aimable que toi ; puis me ſerrant les mains, ce n'eſt pas Liebman.

Vous devez vous figurer, monſieur, la ſingularité de cette ſituation, & la ſource des impreſſions toutes neuves qui en réſultèrent. Alors je dévoilai à la jeune perſonne les divers motifs qui m'avoient engagé à me ſervir de cet artifice ; je lui montrai mon cœur, ſon extrême ſenſibilité, ſa délicateſſe exceſſive, une tendreſſe, ou plutôt un emportement d'amour, toujours près de la jalouſie & de ſes fureurs. Amélie, Amélie, tu vois juſqu'à quel point je t'idolâtre ; tu lis au fond de mon ame ; tu ſens trop que tu es l'arbitre de mon ſort, la maitreſſe ſouveraine de tout mon être : ſi tu me retirois un ſeul de tes ſentiments, de tes regards, tu me cauſerois des ſupplices plus cruels que la mort. Tu vas être entierement éclairée ; tu vas connaître davantage tes obligations envers ce Dieu qui nous a créés ; une nouvelle car-

rière s'ouvre devant tes pas ; tu ſçauras tes devoirs, tes vertus, ce que tu dois révéler, ce que tu dois taire ; enfin l'eſprit du monde va éclairer, où peut-être détruire ton ingénuité : que ce changement, je t'en conjure, ne te faſſe point oublier Liebman ; tu n'as encore qu'une faible idée des charmes & des plaiſirs de l'amour ; tu connaitras un nouveau lien que les loix & la religion ſerrent elles-mêmes, & ... Amélie, l'un & l'autre nous en ſerons plus heureux.

Je lui donnai des maîtres. Il ne s'écouloit point de jour que l'écolière ne fit des progrès viſibles. Mon ame paſſoit par tous les dégrés de ſurpriſe & de nouveauté qu'excitoit dans la ſienne l'acquiſition de ces connaiſſances ſi étrangères à ſa premièr éxiſtence. Une de mes parentes étoit venue demeurer avec nous ; elle s'étoit ſingulièrement attachée à la jeune perſonne ; elle préſidoit à ſes inſtructions, à ſes amuſements ; elle la conduiſoit dans le monde ; je ne ceſſois de témoigner ma reconnaiſſance à cette amie bienfaiſante : on la nommoit la baronne Dénoff. La mort de ſon époux, au bout de deux ans de mariage, l'avoit laiſſée dans une ſituation avantageuſe ; elle étoit recherchée autant pour ſa beauté que pour ſes richeſſes ; mais l'amitié qu'elle avoit conçue pour

nous deux, l'éloignoit de tout engagement, & elle n'aſpiroit qu'à nous voir réunis.

Rimberg nous voyoit très-ſouvent. Il avoit en ma préſence de longues converſations avec Amélie; il lui donnoit des conſeils, des plans de conduite qui redoubloient mon attachement pour lui. Je me répétois inceſſamment au fond de l'ame : gouté-je bien ma félicité ? quel mortel ne me porteroit envie ? poſſéder une maitreſſe adorable, un ami fidèle, être comblé des marques de bonté d'une parente qui nous ſacrifie, en quelque ſorte, ſon état, ſa fortune; voilà quelle eſt ma deſtinée ! ah ! Liebman ... & l'hymen va te rendre encore plus heureux !

Depuis quelque tems, je m'étois apperçu qu'Amélie devenoit rêveuſe; elle fixoit ſes regards ſur moi; il lui échappoit, malgré ſes efforts, des ſoupirs; quelquefois elle me diſoit d'un ton plus réſervé, dont j'accuſois ſa nouvelle éducation : Liebman, vous me demandiez ſi je vous aimois, ſi je vous aimerai toujours : c'eſt moi qui aujourd'hui vous fais cette demande. Je lui répondois par les expreſſions les plus paſſionnées, par les ſerments, par les larmes; elle ſe contentoit de répliquer : il faut, Liebman, que je vous croye. Je ſuis en quelque ſorte votre

ouvrage ; il y auroit bien de l'inhumanité de votre part à me trahir.

Je vous l'ai dit : j'imaginois qu'elle devoit à ſon entrée dans le monde, cette froideur qui glaçoit nos entretiens, & que je prenois pour une retenue auſtère, & trop oppoſée à la vivacité des ſentiments. Cette humeur mélancolique augmentoit ; Amélie ne ſe plaignoit plus : mais un nuage de larmes s'appeſantiſſoit continuellement ſur ſes yeux; elle étoit tombée dans un morne ſilence. J'attribuois la cauſe de ce changement ſubit au delai de notre mariage : il s'élevoit à chaque inſtant des obſtacles qu'il n'étoit pas poſſible de prévoir; ma famille ſurtout me contrarioit par un nombre de difficultés ; Rimberg s'étoit chargé de les applanir, & elles devenoient plus inſurmontables. Ma parente cherchoit à me conſoler ; elle redoubloit ſes attentions pour nous. Enfin, monſieur, c'eſt ici que s'ouvre mon tombeau, qui va m'engloutir pour jamais : au moment que je voyois notre union prochaine, que j'allois être dans les bras d'Amélie, ſerrer contre mon cœur tout ce que j'idolâtrois ; à l'inſtant que je ne pouvois ſeulement ſoutenir l'image de la félicité qui m'attendoit, Amélie, monſieur ... Amélie ... elle m'eſt enlevée ... elle

diſparaît ! je l'ai perdue ! quelle ſituation horrible !.. vous ne la concevrez point, vous ne la concevrez point. Moi, être privé d'Amélie ! en être privé un ſeul moment ! & la journée ſe paſſe, le ſoir vient, je ne l'ai point retrouvée ! Rimberg, ce monſtre de ſcélérateſſe s'offre à ma vûe : — Mon ami, je meurs, j'expire de mille tourments ; tout ce que j'aimois au monde m'eſt ravie ! où eſt Amélie ? où eſt-elle ? où eſt-elle ? Le perfide paraît frappé d'étonnement ; il s'engage à joindre ſes perquiſitions aux miennes.

La famille d'Amélie partageoit ma douleur ; le père & la mère pleuroient ainſi que moi leur fille ; madame Dénoff s'efforçoit d'adoucir un chagrin qui ne pouvoit recevoir aucun ſoulagement ; Rimberg, Rimberg accouroit ouvrir ſon ſein à mes larmes. J'étois parvenu à une ſorte de léthargie, dont le nom ſeul d'Amélie me retiroit ; c'étoit le ſeul mot qui m'échappât. Je connus que ma douleur n'étoit point encore à l'excès, quand Rimberg vint m'annoncer qu'il étoit forcé de quitter l'Allemagne, pour obéir à ſes parents : ils l'avoient chargé d'une affaire importante qui l'appelloit dans les pays étrangers, d'où il ne reviendroit qu'au bout de quelques années.

J'avois donc, m'écrié-je, une nouvelle perte encore à eſſuyer ! Ce n'étoit pas aſſez que l'amour déchirât mon cœur, & y portât une éternelle mort : j'aurai encore à regretter les ſecours de l'amitié ! tout m'eſt enlevé ! tout ! Rimberg ne me répondit que par quelques pleurs qu'il mêla aux miens, & il partit.

Je n'eus d'autre conſolation que d'aller avec ma parente m'enſevelir dans ma terre, & là, j'y pleurois en liberté Amélie. Je la revoyois dans ces lieux, partout, ſous ces ombrages, aux bords de ces fontaines où quelquefois nous nous étions aſſis ; je retournois ſans ceſſe aux fleurs qu'elle avoit préférées ; je croyois reconnaître la trace de ſes pas, & je la couvrois de baiſers & de larmes. J'avois fait conſtruire une gallerie remplie de tableaux qui me repréſentoient Amélie ſous divers habillements & dans diverſes attitudes. Ici elle ramaſſoit des roſes, & s'en formoit des couronnes & des guirlandes ; là elle dormoit dans un bocage qui la défendoit des rayons du ſoleil ; plus loin elle m'écoutoit, tandis que je lui parlois de ma tendreſſe. Je la revoyois, je l'adorois ſous mille formes différentes ; en un mot je n'avois pu aſſez multiplier des images qui me peignoient un objet dont mon ame n'étoit que

trop remplie. Quel eſt cet amour, ce feu qui me dévore, diſois-je ſans ceſſe à la baronne ? je l'attiſe au lieu de chercher à l'éteindre. Ah ! ma chere parente ! Amélie, Amélie eſt peut-être une ingrate, une perfide ! une perfide, & je veux en douter ! quoi ! je ne me rends point à tout ce qui m'éclaire ! la cruelle ! eh ! l'aurois-je perdue, ſi elle m'eût aimé ? que dis-je ? elle m'aura trahi ! un autre aura ſçu trouver le chemin de ſon cœur. Malheureux ! voilà où m'a conduit un deſir inſatiable ! ne devois-je pas me contenter d'un bonheur ignoré ? avois-je beſoin de le répandre ? falloit-il que je livraſſe Amélie à tous les pieges dont le monde eſt ſemé ? J'ai voulu lui donner des connaiſſances, & ſon cœur s'eſt perverti ; ſes vertus ont fui avec ſa ſimplicité ; ſon amour pour moi s'eſt évanoui comme un ſonge qui faiſoit le charme de ma vie. C'eſt la vanité, l'horrible vanité qui fait ma perte ! j'ai excité la jalouſie ; il me falloit des rivaux : j'en ai trouvé !

A cette image, je tombois ſur la terre ; je faiſois retentir l'air de mes hurlements, ſemblable à un furieux qui ſuccombe à l'excès de ſa rage ; enſuite je me relevois : — Il n'eſt pas poſſible ; non, Amélie n'aura point ceſſé de m'aimer. Pardonne,

maitreſſe de mon ame, pardonne à des ſoupçons, à des outrages que tu n'as point mérités ; on aura employé la force ; quelque démon ennemi de ma félicité, aura armé contre moi l'envie ; un amour effréné ſe ſera appuyé de la trahiſon, de toutes les reſſources de l'enfer ; oui, c'eſt l'enfer qui s'eſt ouvert pour vomir contre Liebman tous ſes ſupplices ! Mon unique amie, (m'adreſſant à la baronne) comment avez-vous le courage de reſter auprès d'un infortuné... Je ſuis proſcrit du ciel, je le vois trop ! il m'a dévoué à toute ſa colère. Eh bien, qu'il me frappe ; qu'il m'anéantiſſe ſous mille coups de ſa foudre ; qu'il conſume ce cœur... Ah ! l'amour lui cauſe bien plus de tourments !

Quelquefois je m'élançois ſur mon épée ; j'allois la plonger dans mon ſein : la baronne retenoit mon bras, me préſentoit la nature, la religion offenſée du ſuicide, & les armes m'échappoient. Rendez moi donc, lui diſois-je dans une abondance de larmes & de ſanglots, rendez-moi mon Amélie ; vous voulez que je vive ! n'eſt-ce pas me condamner à traîner ma vie dans des tortures éternelles ? ah ! laiſſez s'éteindre, ſe détruire ce cœur pour lequel l'exiſtence eſt un aſſemblage de maux ; juſqu'au

dernier ſoupir, il ſouffrira, il aimera, il brûlera pour Amélie.

Tel étoit mon état affreux. Enfin déterminé par les ſollicitations de madame Dénoff, vaincu par mon propre goût, je pris la réſolution de voyager, comme ſi j'euſſe crû changer de cœur, en changeant de pays, & ne pas emporter cet amour qui me dévoroit, & dont j'étois la proie renaiſſante. Inſenſé que j'étois ! malheureuſe ſenſibilité ! ne ſçavois-je point qu'il eſt impoſſible de te dompter ? Je parcours les belles contrées de l'Italie ; ce ſpectacle pompeux de l'ancienne grandeur des Romains, en occupant mes yeux, n'étendoit point ſes impreſſions juſqu'à mon ame. Amélie ſe montroit au-delà de tout ce que je voyois ; je la retrouvois dans ces peintures admirables, dans ces ſtatues les chef-d'œuvres de l'art, dans toutes ces merveilles dont Rome abonde. Cette image adorée me pourſuivoit juſques dans ces ruines impoſantes d'où ſemble s'élever une voix qui nous crie que tout paſſe, que tout ceſſe d'être, que les hommes meurent avec leurs paſſions, que la terre eſt un vaſte tombeau qui nous engloutit, où nous nous anéantiſſons les uns ſur les autres. Ces Romains, me diſois-je, ces ſouverains de l'univers, ſans

ſans doute il y en a eu qui ont aimé, qui ont gémi comme moi, & leur pouſſière même n'éxiſte plus ! Je m'arrêtai en France ; tous les charmes de la ſociété y ſont réunis : mais, vous me pardonnerez cet aveu, que j'y trouvai les caractères peu marqués ! que ſurtout on y méconnaît l'amour ! je me répétois ſans ceſſe : ah ! ce n'eſt pas ainſi que j'aime Amélie ! Auſſi me gardai-je bien de découvrir ma bleſſure ; on m'y faiſoit une guerre éternelle ſur mon humeur ſombre & mélancolique ; vos compatriotes étoient loin de ſoupçonner le mal dont je périſſois. L'Angleterre me parut un ſéjour plus conforme à mon état ; ma paſſion s'y entretenoit avec plus de recueillement que dans la brillante frivolité de votre *bonne compagnie* : les jardins anglais nourriſſoient cette triſteſſe qui m'étoit ſi chère ; les femmes de ce pays, ſurtout celles de la *contrée* me rapprochoient enfin

Surtout celles de la CONTRÉE, &c. C'eſt dans les provinces d'Angleterre, principalement celles du nord, qu'on trouve de ces femmes telles que Milton nous a peint ſon Eve ; beauté touchante, modeſtie inexprimable, cet air virginal qui ſied ſi bien à un ſèxe dont une des premières qualités eſt de plaire : voilà de ces charmes qui ſemblent réſervés aux Anglaiſes, & encore plus à celles qui vivent retirées à la campagne, qu'on appelle en Angleterre *the country*, *la contrée* &c.

plus d'Amélie que vos Françaiſes, de quelques agrémens qu'elles ſoient pourvûes. Mais tout ce qui attachoit mes regards, tout ce qui fatiguoit ma curioſité, n'étoit point l'objet qui dominoit dans mon ame ; l'Allemagne étoit la patrie d'Amélie : c'étoit là que j'avois vû naître la maitreſſe de mon cœur, que s'étoient allumés mes premiers feux ; un mouvement involontaire me ramena donc en ces climats. A meſure que j'approchois des lieux où cette charmante perſonne avoit ouvert les yeux à la lumière, le fardeau douloureux qui peſoit ſur mon cœur devenoit moins lourd ; ce cœur conſumé d'ennuis s'ouvroit à un faible rayon d'eſpérance : —Dumoins je ſerai dans l'endroit où cette femme divine a demeuré, où je l'ai adorée ; je pourrai creuſer mon tombeau dans quelque coin de terre où ſe ſeront imprimés ſes pas.

Je traverſois le bourg de *** ; je deſcends à une auberge de peu d'apparence ; je fuyois tout ce qui m'auroit rapproché du grand monde. L'hôte avoit l'air affligé : il m'intéreſſe ; tout ce qui annonçoit le caractère du chagrin, avoit des droits ſur ma ſenſibilité ; je lui demande le ſujet de ſon affliction. — Hélas ! monſieur, nous avons dans notre maiſon une jeune dame, qui à l'inſtant rend les

derniers ſoupirs ; elle m'a chargé d'une lettre que je ferai parvenir après ſa mort à ſon adreſſe. Une jeune dame, m'écrié-je ! & comment !.. ſes traits... —Oh ! c'eſt une beauté ... je n'en ai point encore vû de ſemblable ; il faut que ce ſoit quelque dame du premier rang. Il paraît qu'elle a eſſuyé de grandes infortunes ; elle eſt ici depuis trois jours, & elle n'a fait que gémir & verſer des larmes, refuſant toute eſpèce de nourriture. Elle eſt accompagnée d'une femme qui me ſemble lui être extrêmement attachée ; elle a défendu ſurtout qu'on laiſſât entrer perſonne dans ſa chambre ; elle veut, dit-elle, mourir loin de toute ſociété. — Mon ami ... mon ami, il ne ſeroit pas poſſible que je puſſe ſeulement l'entrevoir ? — Si vous m'aviez donné, monſieur, de pareils ordres, vous ſeriez fâché que j'y manquaſſe. — Et elle expire conſumée d'un grand chagrin ? Ah ! ſi je pouvois la ſoulager, la rappeller à la vie ! — Vous n'êtes pas médecin, monſieur ? — Non, mais j'ai le cœur le plus ſenſible, le plus propre à recevoir les larmes des malheureux, à les conſoler, à les ſecourir ; peut-être ... je retiendrai les derniers ſoupirs de cette créature ſi intéreſſante.

Je fais briller de l'or aux yeux de cet homme ;

il héſite, il balance ; enfin je l'ai perſuadé ; je ne lui demande qu'à jetter un coup d'œil ſur la mourante : il ſe rend à mes ſollicitations, pourvû que je ne faſſe aucun bruit : je promets tout ; je monte avec lui l'eſcalier ; à chaque marche, je reſſentois un tremblement extraordinaire. Il m'ouvre une eſpèce de fauſſe porte qui donnoit dans la ruelle du lit, & me réitère encore de prendre toute ſorte de précautions pour éviter d'être apperçu : nouvelles aſſurances de ma part de ſatisfaire à tout ce qu'il m'a preſcrit. J'entr'ouvre ... j'entr'ouvre d'une main tremblante un des rideaux ; une femme d'un certain âge tenoit une bougie allumée, & fixoit la vûe ſur une jeune perſonne qui touchoit à ſon dernier moment ; je dévore, ſi je puis m'exprimer ainſi, des regards cet objet ſi digne de compaſſion : je reconnais ... je tombe ſur cette femme expirante, en la ſerrant dans mes bras, & m'écriant : Amélie !

Ici le comte s'arrête, les bras étendus, comme frappé encore de cette ſituation foudroyante ; il ſembloit qu'elle fût ſous ſes yeux ; il reprend d'une voix douloureuſe : c'étoit en effet Amélie elle-même ; la pâleur de la mort couvroit ſon viſage ; ſa paupière étoit fermée. J'avois pouſſé un cri ſi effrayant, qu'elle

s'étoit réveillée de ſon eſpèce de létargie ; ſes yeux ſe r'ouvrent. Liebman, s'écrie-t-elle à ſon tour ! & auſſitôt elle retombe, la tête penchée dans mon ſein. La femme qui la gardoit, laiſſe auſſi éclatter ſon étonnement : — C'eſt donc vous, monſieur le comte, qui faites mourir ma pauvre maitreſſe ! — Que dites-vous ?.. que dites-vous ? — Vous ſçaurez, monſieur... Amélie l'interrompt en jettant un profond ſoupir, & tournant ſes regards preſqu'éteints ſur moi : — C'eſt vous, Liebman, vous que j'ai tant aimé, que j'aime encore, en quittant cette malheureuſe vie ! je vous ai vû : je vous pardonne ; dumoins ne m'abandonnez pas ; la pitié ... attendez que je ſois expirée.

L'hôte & ſa famille étoient accourus au cri qui m'étoit échappé ; je n'entendois point ce que me diſoit Amélie, ou plutôt je ne comprenois point le motif de ſes plaintes. Toute mon ame étoit ſuſpendue pour la regarder, pour me remplir du ſpectacle affreux de ſa fin prochaine. Je balbutiois ; je donnois des ordres à l'hôte, je les révoquois ; j'envoyois chercher des médecins ; je rappellois les domeſtiques ; je retournois ſans ceſſe au lit pour y contempler Amélie, & l'arroſer de mes larmes. J'aurois voulu

l'arracher au ſort qui la menaçoit, être inſtruit du ſujet de ſes reproches, l'accabler des miens, ou plutôt lui peindre tout l'excès de mon amour, l'yvreſſe où me plongeoit le plaiſir de l'avoir retrouvée, le déſeſpoir qui bientôt avoit ſuccédé à ma joie; ces divers tranſports s'élevoient à la fois dans mon cœur. Amélie n'avoit la force que de me ſerrer la main, & de prononcer quelques paroles entrecoupées. Donnez-moi, dis-je à l'hôte, donnez-moi cet écrit ... il eſt adreſſé ... vous devez voir ... je m'appelle Liebman... Liebman, me répond cet homme ? oui, c'eſt à vous. Auſſitôt il va chercher la lettre; la ſuſcription portoit effectivement mon nom; on prioit la perſonne qui s'en chargeroit, de la remettre à un de mes parents qui auroit ſoin de me la faire parvenir en quelque pays que je fuſſe. Voici ce qu'elle contenoit : faites-en vous-même, la lecture; je l'ai toujours ſur moi.

Le comte me préſente cet écrit, & j'y lis ces mots :

» J'ignore quel ſéjour vous avez choiſi pour votre » azyle : mais j'aurois de la peine à croire que la » paix & la tranquillité vous ayent ſuivi, en quelques » lieux que vous ſoyez : il ne ſçauroit y avoir de

» repos ni de bonheur pour les parjures. Rappellez-
» vous que vous avez eu mes premiers regards, mes
» premiers ſentiments, que je n'ai connu mon cœur
» que par mon amour, que par un amour bien au-
» deſſus de tout modèle, & que vous avez ſi mal
» récompenſé ! Ah ! cruel Liebman ! que ne me
» laiſſiez-vous dans mon ignorance ! Sçavois-je qu'on
» pouvoit être perfide, dénaturé, qu'on pouvoit tra-
» hir la tendreſſe la plus pure, qu'on pouvoit arra-
» cher la vie à qui ne chériſſoit l'exiſtence que pour
» vous, que pour vous ſeul, ingrat ? Hélas ! ſi votre
» deſſein étoit de m'ôter votre cœur, que ne ve-
» niez-vous percer le mien ? ç'auroit été une con-
» ſolation pour la malheureuſe Amélie d'expirer
» votre victime. Applaudiſſez-vous de ma dou-
» leur ; j'aurois deſiré me venger, vous oublier,
» en aimer un autre : je n'ai pu que mourir, &
» encore je vous conſacre mon dernier ſoupir. Je
» n'implore qu'une grace, je ne dirai pas de votre
» tendreſſe, mais de votre compaſſion, de ce ſenti-
» ment d'humanité qu'on eſt forcé d'accorder à la
» moins intéreſſante des créatures : ne ſouffrez point
» que mes triſtes reſtes demeurent enſevelis dans ce

» ſéjour ; que mon corps ſoit tranſporté dans ce lieu ...
» où j'étois née pour jouir, hélas ! d'un deſtin bien
» différent. Quel reſſouvenir vient m'agiter au bord
» du tombeau ! je vous recommande mes infortu-
» nés parents ; vous n'étendrez point juſques ſur eux
» votre inhumanité ; s'ils vous parloient quelque-
» fois de leur malheureuſe fille, daignez les écouter.
» Liebman ! Liebman ! faut-il que j'aie connu le
» monde & ſes perfidies ? que mon erreur m'é-
» toit chère, & que j'ai eu lieu de la regretter !
» Adieu ; votre nouvelle conquête ſeroit-elle ja-
» louſe du témoignage de pitié que je ſollicite ?
» Cherchez ſur cette terre ſi vaſte, où abondent tant
» de perſonnes de mon sèxe : vous ne trouverez pas
» une ſeconde Amélie, non, vous n'en trouverez
» point ; vous avez perdu le cœur qui ſçavoit le
» mieux aimer, & ... cruel Liebman, il n'a jamais
» aimé que vous.

Le comte continue, en reprenant cette lettre de mes mains : vous devez vous figurer dans quel ſtupide accablement j'étois tombé ; cet écrit étoit un myſtère affreux que je ne pouvois pénétrer ; je veux m'adreſſer à cette femme qui ſervoit Amélie : un mé-

decin entroit, & Amélie expiroit : je volois vers elle : je l'aſſurois de mon amour ; elle ne m'entendoit plus ; on m'annonce qu'il faut fuir ce ſpectacle : — Amélie, à l'inſtant qu'elle m'eſt rendue, me ſeroit enlevée ! elle emporteroit dans la tombe la penſée que je l'ai trahie, que j'ai ceſſé de l'aimer ! Eh bien ! on m'enſevelira avec elle ; dumoins le cercueil nous réunira.

Le médecin vient à moi, me conjure de ſortir de la chambre : — Il ne faut point vous abuſer : cette dame va mourir, & vous ne devez pas troubler ſes derniers moments ; à peine lui reſte-t-il un ſouffle. — On ne ſçauroit la rappeller à la vie ! ah ! monſieur, demandez ma fortune, mes jours, & qu'elle vive ! qu'elle vive dumoins aſſez pour entendre ma juſtification ! Au nom de ce qu'il y a de plus ſacré, ne la quittez point ! peut être le ciel... oh ! s'il étoit ſenſible à mes larmes, à mes cris ! Le médecin a la complaiſance de s'aſſeoir près d'Amélie, en me diſant qu'il ne demandoit pas mieux que de me ſatisfaire ; il ajoûte : je voudrois que mes ſoins ne fuſſent pas inutiles : mais cette guériſon eſt au-deſſus de notre art ; daignez ſeulement vous contraindre, & ne faire aucun bruit.

J'étois comme un homme écraſé ſous le poids des chaînes ; je n'oſois reſpirer. Quelquefois je ſortois de ce profond abyme de douleur, & je levois les yeux ſur ce lit fatal où je ſemblois voir la mort s'élever pour m'arracher Amélie ; je ſuivois ſucceſſivement tous les degrés de pâleur, toutes les ombres funèbres qui ſe répandoient ſur ſon viſage, j'allois m'écrier, & ma bouche reſtoit entr'ouverte. De la mourante, mes regards ſe portoient rapidement ſur le médecin : je cherchois à lire dans les ſiens, à démêler dans ſon maintien, s'il y avoit un rayon d'eſpérance : il étoit occupé continuellement à lui tâter le poulx. Un geſte de ſurpriſe lui échappe : il me fait entendre qu'Amélie étoit moins mal, & auſſitôt il m'invite de la main à ne point rompre le ſilence. Je cours, je me précipite aux pieds de mon bienfaiteur ; je les lui embraſſe, & les mouille de mes larmes ; je mets une bourſe pleine d'or entre ſes mains, & à mon tour, je lui fais ſigne qu'il pourra diſpoſer de tout ce que je poſsède ; je l'exhorte, je le preſſe de continuer ſes ſoins ; enfin, monſieur, je reviens au jour avec ma chère Amélie : hélas ! le ciel ne retiroit ſon bras de deſſus moi que pour mieux me frapper ; il m'étoit encore défendu de prononcer le

moindre mot, de m'offrir même aux regards de la malade, dans la crainte que mon aſpect ne lui cauſât une émotion dangereuſe. Je prens à l'écart cette femme que j'avois trouvée à ſes côtés ; je la fatigue de mes queſtions : j'apprends qu'elle ſe nomme Dorothée, qu'elle eſt domeſtique, & qu'il y a peu de tems qu'Amélie l'avoit à ſon ſervice ; elle ne peut me donner aucun éclairciſſement ; la ſeule circonſtance qu'elle ait ſaiſie, eſt une eſpèce de plainte continuelle de la part de ſa maitreſſe ſur mon infidélité qui la plongeoit au tombeau.

Les yeux d'Amélie ſont ouverts au jour ; elle pouvoit ſoutenir ma préſence ; elle me voit dans la ruelle de ſon lit, à genoux, lui tenant une de ſes mains entre les miennes, & quelquefois la portant à ma bouche, & l'inondant de mes pleurs. Ses premières paroles ſont accompagnées d'un ſombre gémiſſement : — Quoi ! c'eſt vous, Liebman ! c'eſt vous ! je vous ſerois encore chère ! — En as-tu pu douter, maitreſſe de mon cœur ? as-tu pu douter que mon amour pour toi ne fût encore augmenté ? Mais dis-moi, dis : par quelle fatalité ces ſoupçons ſi injurieux à ton amant ſont-ils venus traverſer notre bonheur ? j'ai lu ta lettre : quel myſtère ténébreux,

quelles horreurs que je ne ſçaurois développer ! je brûle d'être éclairci, de t'entendre, de te convaincre d'une tendreſſe invariable. Et toi, Amélie, quel deſtin t'a enlevée de mes bras, au moment que nous marchions à l'autel ? toi, toi qui m'accuſes, m'as-tu conſervé ta fidélité ? ah ! parle, diſſipe mes craintes... Amélie, c'eſt à moi d'être déchiré de tous les ſerpents de la jalouſie. Retrouverois-je cet ange de beauté & d'innocence qui n'éxiſtoit que pour moi ſeul ? ſeroit il poſſible ? mon Amélie me ſeroit rendue ? le monde & ſes preſtiges, ſes crimes auroient reſpecté ta vertu, ta candeur, cette ame ſi pure qui faiſoit le charme de la mienne ?

Amélie ſembloit m'écouter avec attention ; il étoit aiſé de démêler dans ſa contenance qu'elle cherchoit à concilier pluſieurs idées oppoſées. Liebman, me répond-elle, à vous entendre, je devrois plutôt me défendre, que vous condamner. Vous ne ſeriez pas coupable, vous qui avez manqué à vos ſerments, vous, ingrat, qui en avez aimé une autre ! qu'ai-je dit ? & vous me parlez encore, comme ſi j'avois beſoin de me juſtifier ! — J'en ai aimé une autre ! ah ! que je ſorte, que je ſorte d'un labyrinthe où je me perds !

La malade pouvoit à peine proférer quelques mots ; le médecin l'empêche de pourſuivre : il me déclare que ſi j'exige d'elle une converſation ſuivie, je la replongerai dans le malheureux état dont ſes ſecours l'ont retirée. Il me faut donc attendre que les orages ſoient diſſipés, que ſa ſanté ſoit entièrement rétablie. Vous jugez tout ce que je ſouffrois pendant ce delai, qui avoit pour mon impatience la durée d'un ſiècle ; ma bouche ſe taiſoit : mais mon imagination, mes regards, toute mon ame voloit ſans ceſſe au-devant d'Amélie, reſtoit attachée près d'elle, l'interrompoit, lui parloit de ſes ſoupçons, de ſon amour, de ſes tourments. Amélie eſt arrivée à ce terme ſi deſiré : elle me fait approcher de ſon lit, & m'inſtruit ainſi des motifs qui nous avoient ſéparés.

Hélas ! ce récit ſi funeſte pour mon cœur reſtera toujours gravé dans ma mémoire ! il remplira mon ame juſqu'au dernier ſoupir.

Vous vous rappellez, me dit Amélie, que pluſieurs fois j'eſſuyai des reproches de votre part ſur la triſteſſe qui me conſumoit, & que je ne pouvois diſſimuler ; moi, qui avois goûté tant de douceur à vous aimer, à me croire aimée, je ne l'ai connu ce poiſon

dévorant que depuis le moment où votre parente vint s'offrir à ma vûe! — O ciel! ciel! qu'entens-je? — Liebman, ne m'interrompez point, je vous prie; vous voulez ſçavoir la cauſe de mes malheurs, elle va vous être découverte. Je crus m'appercevoir que vous n'étiez point indifférent à la baronne, & ce qui m'a entraînée dans un abyme de douleur, je fus aſſurée que vous partagiez ſes ſentiments... — Amélie, l'avez-vous pu penſer que ma parente... — Daignez m'écouter. D'abord j'éloignai ces ſoupçons cruels: ils revenoient toujours me tourmenter; toujours vous me paraiſſiez tous deux plus animés à troubler mon repos. Il y avoit des moments où je deſirois vous haïr, où je m'aveuglois même au point d'imaginer que je vous haïſſois: vous haïr! moi, Liebman! hélas! quand j'allois bien avant dans mon cœur, je voyois que vous m'étiez plus cher que jamais, & vous en deveniez plus coupable aux regards d'Amélie. Cependant je me défiai de mes craintes, de mes yeux, d'une ame entierement à vous; je ne doutois point que Rimberg, après moi, ne fût la créature qui vous étoit le plus attachée: je lui ouvris ce cœur profondément bleſſé; il vit couler mes larmes; il commença par me raſſurer; enſuite il fut moins

empreſſé à repouſſer mes plaintes ; il ne me cacha point que peut-être mes allarmes n'étoient pas auſſi injuſtes qu'elles l'avoient paru dans les commencements de cette confidence ; il ajoûta qu'il jugeroit par lui-même de la vérité. Mon malheur n'étoit que trop certain ; Rimberg ſembloit fuir les occaſions de s'expliquer : je ſaiſis une circonſtance ; je le preſſai, je lui arrachai l'aveu qu'il évitoit, dit-il, de me faire ; enfin il me confirma dans la cruelle idée que j'étois le jouet de votre infidélité, que vous & madame Dénoff vous vous aimiez, que mon mariage étoit une chimère qui ne ſe réaliſeroit point, qu'il falloit que je renonçaſſe à la vie, puiſque votre cœur m'échappoit ; il verſa dans mon ſein toutes les horreurs de la jalouſie.

Dans cet endroit, j'interromps Amélie : — C'eſt Rimberg, c'eſt mon ami qui me trahiſſoit ! & le perfide... il eſt parti en verſant des larmes, quand c'étoit lui qui me perçoit le cœur ! Il partageoit, pourſuit-elle, l'horreur de ma ſituation ; il me fait voir une lettre que la baronne vous écrivoit. — Une lettre de la baronne ! — Elle vous y renouvelloit les aſſurances de ſon amour, & vous engageoit à ne point conclure un hymen qui lui cauſeroit la mort. Reſſouvenez-

vous que ma douleur, que mon déſeſpoir éclatoit malgré la contrainte que je m'impoſois.

Je veux encore interrompre Amélie : elle me preſſe de l'entendre : — Rimberg tout conſterné, vient m'enfoncer le poignard dans le ſein : il m'apprend que loin de m'épouſer, vous vous unirez à votre parente, & que ces liens ſont prêts à ſe former. Je ne ſerai pas le témoin, m'écriai-je, de cette union ſi funeſte pour la malheureuſe Amélie ! non, leur félicité ne s'augmentera point de ma déſolation. Le cruel ! il ceſſe de m'aimer ! & il épouſe madame Dénoff ! Rimberg, c'eſt à vous ſeul que je confie ma deſtinée : éloignez-moi, arrachez-moi de ces lieux ; tranſportez-moi dans un autre univers, où ne ſoit point Liebman ; ôtez, ôtez-moi le ſouvenir du perfide ; hélas ! je ſens trop que j'emporterai ſon image : mais que je ne voye pas, que je n'aſſiſte pas à cette fête ! que j'expire loin de leurs regards !

Rimberg me propoſe de me conduire dans un de ces azyles ſacrés que la religion tient ouverts aux infortunés : j'embraſſe ſes offres avec l'impatience de les voir s'exécuter ; je lui demande ſurtout une diſcrétion inviolable. Je cours donc aux pieds des autels ; on m'avoit dit que j'y trouverois la paix : je l'implorois :

l'implorois : je préſentois à Dieu toute la ſenſibilité d'un cœur déchiré de mille traits ; je baignois la terre de mes larmes : le ciel, au lieu de m'entendre, me puniſſoit de mon amour ; ſans doute que je l'offenſois. Je demeurai quelque tems dans cette maiſon religieuſe ; Rimberg accourt m'en retirer : — Il faut vous éloigner de ce ſéjour ; Liebman & la baronne viennent de ſe lier par un mariage ſecret ; votre père & votre mère vous engagent à vous dérober aux ſuites cruelles du reſſentiment de Madame Dénoff : elle ne ſçauroit vous pardonner d'avoir été aimée de ſon époux ; vos parens quittent le bourg de *** ; & je me ſuis chargé de vous conduire dans une retraite ſûre, où vous les retrouverez.

Je veux cette fois arrêter Amélie dans un entretien ſi déchirant : — Le perfide ! le monſtre ! jamais, non, jamais la baronne ne m'a écrit une pareille lettre ; dans ces moments cruels où vous m'étiez enlevée, où vous me fuyez, madame Dénoff elle-même vous donnoit des larmes. Laiſſez-moi, pourſuit Amélie, reprendre un récit qui me coûte encore plus de douleur qu'à vous ; aurois-je été la victime de ma crédulité ?

Je m'abandonne donc aux ſoins & à la compaſſion

de Rimberg ; il m'amène sur les confins du comté de***; je me trouve transportée au fond d'un vallon qui paraissoit séparé du reste de l'univers ; là, je suis remise dans un vieux château, entre les mains de deux femmes destinées à me servir. Les premiers mots qui m'échappent ont mes parents pour objet ; je demande où ils peuvent être, & quel motif les retient loin de leur fille. Rimberg me répond que je touche au moment de les voir ; il avoit un air embarrassé ; enfin il m'entraine dans un appartement, & m'invite à m'asseoir à ses côtés ; c'est-là qu'il me dit qu'il a des secrets importants à me communiquer ; son premier mouvement est de se jetter à mes pieds : cette attitude m'étonne & me déconcerte. — Que me voulez-vous, Rimberg ? relevez vous. — Ce que je veux ? vous découvrir tout ce qui m'agite. Depuis l'instant qui vous offrit à ma vûe, un amour indomptable m'a dévoré ; j'aurois cependant renfermé cette passion si dominante : l'infidélité de Liebman m'a enhardi. Je l'interromps : — Quoi ! il est bien sûr que je ne suis plus aimé de Liebman, qu'il en aime une autre ! Il n'est que trop vrai, réplique le cruel : je vous ai tout dévoilé : vous êtes trahie, abandonnée, oubliée. Peut-être la baronne eût-elle exercé sur vous ses fu-

reurs jalouſes : mais elle n'eſt point à craindre ici ; il ne s'agit plus que de me payer de quelque reconnaiſſance, vous m'en devez, & il n'y a que votre amour qui puiſſe me dédommager : — Rimberg, de quelle ſurpriſe vous me frappez ? où tend ce diſcours ? c'eſt vous qui demandez que j'aime ! moi aimer ! moi éprouver encore la perfidie, l'ingratitude ... ah ! je ne ſuis que trop victime de cette malheureuſe ſenſibilité, qui me plongera au tombeau ; oui, elle me fera mourir... Liebman a-t-il pu être infidèle, inconſtant ? tous les hommes ſont des perfides, des cruels ! je ne ſçaurois m'aveugler. Que n'ai-je, hélas ! conſervé ma première ignorance ! Je ne voyois, je ne connaiſſois que Liebman ; il étoit tout pour moi, & il m'eſt ravi ? Quoi ! il ne m'eſt pas poſſible de douter ! mon malheur eſt certain ! on me préfère une rivale ! Le ſeul parti, interrompt Rimberg, qui vous reſte à prendre, eſt de bannir de votre cœur une image qui ne peut que verſer des poiſons ſur vos jours.

Amélie continue : Je n'écoutois point Rimberg ; les ſanglots me ſuffoquoient ; que vous dirai-je ? il employa tous les moyens pour adoucir mon déſeſpoir ; il m'inſpira de la reconnaiſſance, de l'amitié. Je m'écrie, tranſporté de fureur : dites de l'amour,

cruelle Amélie ... ah ! je te pleurois ; je te regrettois ; je te voyois dans la tombe, & je te retrouve... & comment ... Il n'eſt plus d'Amélie pour moi ! je l'ai perdue ! je l'ai perdue ! plus d'eſpoir !

Amélie me tend la main : — Votre Amélie n'a point changé. Je rejette ſon bras ; je pouſſe des cris, des hurlements. Quoi, reprend cette adorable créature, vous refuſerez de m'entendre ! — T'entendre ! eh ! que peux tu me dire ? achève, achève de plonger le poignard dans mon ſein. — Ecoutez-moi au nom de l'humanité, puiſqu'il ne m'eſt plus permis d'invoquer cette tendreſſe, dont je ſuis trop punie ! Ingrat Liebman, que je pourſuive mon récit ; vous ſerez le premier à me juſtifier. — Pardonner de tels crimes ... ah ! parle, parle, déchire mes bleſſures ; le monſtre ! il t'avoit inſpiré des ſentiments ... tu l'aimois ! — Il eſt vrai qu'il a tout tenté pour s'emparer de mon cœur, & ce cœur étoit plein de vous ; il m'a offert ſa main, une fortune éclatante : ce n'étoit point Liebman qui m'offroit ces dons ! ſans lui, j'aurois refuſé l'empire du monde. Pourquoi l'ai-je connu ce monde ſi mépriſable, ſi dangéreux ? que ne ſuis-je reſtée dans cet azile qui a fixé mes premiers regards ? c'étoit pour moi la terre entière ; ſans doute il n'y

avoit point d'autre univers pour la tendre Amélie.

Rimberg me parloit ſans ceſſe de ſon amour, & de votre trahiſon. Je vous trouvois aſſurément le plus ingrat & le plus coupable des hommes : mais je ne pouvois ceſſer de vous aimer. Enfin laſſé de jouer le rôle d'amant reſpectueux & ſoumis, mon tyran a voulu écouter des tranſports violents ; il eſpéroit obtenir de ma vengeance ce qu'il n'arrachoit point à ma tendreſſe ; il me peignoit continuellement la baronne devenue votre épouſe, & vous, vous dans ſon ſein... C'étoit l'image qui révoltoit mes yeux, qui perçoit mon cœur de tous les coups. Rimberg me preſſoit de m'enchainer par des nœuds qui ne m'uniroient point à Liebman. Réduite au plus affreux déſeſpoir, déterminée à m'ôter la vie plûtôt qu'à porter le nom de la femme de Rimberg, je ſaiſis une occaſion favorable ; je fuis de ce château où l'on ſe préparoit à diſpoſer de moi, comme d'une malheureuſe eſclave ; en un mot, je me dérobe aux recherches ; ſans ſecours, dénuée de tout, je me ſuis défaite de pluſieurs effets que je devois à votre généroſité ; j'allois ... je voulois me rapprocher des lieux où j'ai reçu la vie ... où vous m'avez aimée : dumoins je me flattois de goûter la

consolation d'y mourir ; c'étoit-là l'unique but de ma fuite. Le ciel s'armoit contre moi : que dis-je ? son courroux s'adouciſſoit : j'expirois, lorſque... Liebman, je vous ai revû, & il ſeroit vrai que vous n'auriez point manqué de fidélité à votre Amélie, que vous l'aimeriez, que la baronne... Je ne la laiſſe point achever : — Je n'en ai que trop entendu : c'eſt préſentement le plus malheureux des hommes que vous devez écouter, oui, la créature la plus livrée à tous les tourmens du cœur, & ce ſont là les plus cruels ſupplices. Madame Dénoff n'a jamais été que mon amie : c'étoit vous, cruelle Amélie, qui étiez mon amante, la ſuprême arbitre de mes ſentiments, de ma deſtinée, ma ſouveraine, ma Divinité ; j'ai offenſé pour vous l'Être ſuprême. Hélas ! ma parente étoit bien éloignée d'être votre rivale : elle vous aimoit comme ſa tendre ſœur ; elle m'invitoit à précipiter cette union, qui auroit fait ma félicité. Eh ! avez-vous pu penſer qu'un ſeul de mes ſoupirs ne s'adreſsât point à vous ? Vous m'aimiez ! la confiance n'eſt-elle pas le caractère du véritable amour ? que n'épanchiez-vous dans mon ſein ces ſoupçons que je méritois ſi peu ? & c'étoit Rimberg, un perfide ami, auquel vous alliez porter vos larmes ! , ,

Non, cruelle, dès cet inſtant, je ceſſois de vous être cher, & c'eſt moi qui me juſtifie ! non, non, il n'eſt que trop certain ! j'enviſage toute la profondeur de l'abyme où je ſuis tombé. Plus d'Amélie pour Liebman ! je vous revois, mais ſous quels traits vous offrez-vous à mes yeux, à mon cœur, à ce cœur... vous le déchirez ; Rimberg, un ami me trahir à ce point ! je m'épouvante moi-même de la vengeance que je brûle d'en tirer ; l'amitié, l'amour ... vous me cachez mon malheur : il eſt irréparable ! Amélie ! Amélie ! eſt-il poſſible qu'un autre ait pu te plaire ? oui, tu as trahi ton amant !

Cette infortunée créature me tendoit les mains, les levoit vers le ciel ; ſes larmes coulent. — Tu pleures, mon Amélie, tu pleures ! je veux bien le croire ; je veux bien le croire ... je le crois : tu n'es point coupable ; c'eſt moi ... qui ſuis le plus à plaindre de tous les hommes !

Enfin, monſieur, je paſſois tour-à tour du calme à l'orage ; je me précipitois aux genoux d'Amélie ; je lui renouvellois, dans cette attitude, les ſerments de l'amour le plus tendre ; je lui promettois de bannir ces ſoupçons qui me déchiroient : une image déſeſpérante revenoit ſans ceſſe ſous mes yeux ; je me rele-

vois avec fureur ; je m'abandonnois à toute la violence de la noire jalouſie ; je m'arrachois des bras d'Amélie, pour voler à ſon perfide ſéducteur, & lui percer le cœur de mille coups de poignard : un regard d'Amélie m'arrêtoit ; enſuite je voulois me punir moi-même de ces excès que ma raiſon condamnoit : mais la raiſon peut-elle le diſputer à l'amour ? je m'écriois : non, ce n'eſt point Amélie qui m'eſt rendue : c'eſt l'amante de Rimberg.

Ces paroles ſi accablantes pour Amélie, pour moi-même, je les avois ſans ceſſe à la bouche. Alors elle recouroit à ſes pleurs, & m'aſſuroit qu'elle ne m'avoit jamais offenſée ; ſa douleur me touchoit ; je n'étois point convaincu de ſon innocence : mais je ſouhaitois qu'elle me perſuadât, & je recherchois tout ce qui pouvoit m'en impoſer. Fais-moi donc illuſion, lui criois-je, en verſant des torrents de larmes ; trompe moi au point que j'adopte aveuglement tout ce qui me parle en ta faveur. Repouſſe, repouſſe cette cruelle vérité qui me préſente mille morts. Je finiſſois par tomber dans un anéantiſſement létargique.

Pluſieurs mois s'écoulèrent dans cette horrible agitation : Amélie traînoit une ſanté languiſſante.

Me voyoit-elle moins troublé ; un rayon de ſéré-nité ſe montroit-il ſur mon viſage : ſes charmes renaiſſoient, & elle ne ſe laſſoit point de me re-préſenter tout ce qui pouvoit la juſtifier à mes yeux.

Le calme commençoit à revenir dans mon ame ; l'excès de mon amour l'emportoit ſur les ſoupçons ; ma crédulité embraſſoit ces fantômes cruels avec moins de tranſport. Enfin partagé entre des paſſions différentes, mais plus épris que jamais, je cédois à ma tendreſſe ; Amélie alloit porter le nom de mon épouſe ; ſa famille qui vivoit avec elle, mon cœur lui-même me preſſoit de conclure cet engagement trop différé ; tout étoit prêt ; nous n'attendions plus que le moment de nous lier par les nœuds les plus chers : ce n'étoit qu'au tombeau que nous devions être unis ! Je ſurpends une lettre de Rimberg ; à qui étoit adreſſé cet écrit qui contenoit pour moi tous les genres de mort? à cette femme qui alloit être dans mon ſein, qui avoit ſçu repouſſer les furies de la jalouſie, ſi elle ne les avoit étouffées. Je ne ſçais par quelle voie cette lettre lui parvenoit : elle renfermoit des plaintes ſur ſa fuite, mêlées de nouveaux ſerments d'un amour que le temps augmentoit. Le perfide rappelloit l'époque où il ſe flattoit d'avoir inſpiré du

retour... Du retour ! Je n'en lis point davantage ; du retour ! égaré de fureur, je vole chez Amélie ; je me répands en reproches outrageants ; je pouſſe la férocité juſqu'à lever une épée menaçante, le croiriez-vous? ſur cette triſte victime de mon emportement. Elle, à mes pieds, ſans chercher à détourner le coup : — Cruel Liebman, frappe, enfonce la mort dans ce cœur qui n'a jamais été rempli que de toi ; va, la fin de mes jours ſera un de tes bienfaits les plus précieux ; hâte toi d'être l'aſſaſſin d'une femme qui ſans ton inhumanité, alloit ſuccomber à ſes malheurs.

Je rejette l'épée loin de moi ; mes regards viennent à tomber ſur cette lettre fatale que je tenois dans les mains : ma rage auſſitôt ſe réveille ; je vois dans mon ame, je vois l'image de Rimberg, de Rimberg heureux dans les bras de tout ce que j'adore ... à ce tableau ... plutôt cent fois mourir ! j'aurois renverſé l'autel où ces nœuds devoient ſe former ; tout eſt ſuſpendu, différé ; tout eſt fini pour moi. J'oſe, barbare que j'étois, déclarer à cette femme que j'idolâtrois plus que jamais, j'oſe lui dire qu'il faut qu'elle renonce à notre hymen, à mon amour, qu'elle n'aura point ma main, mon cœur, que jamais nous ne nous reverrons. Amélie ſe livre au

déſeſpoir : — Je n'ai donc pu dompter ces tranſports jaloux, dont vous êtes la première victime ! vous vous obſtinez à repouſſer la vérité : Rimberg ne m'avoit inſpiré que quelque reconnaiſſance, ſentiment bien différent de la tendreſſe, je l'ai trop éprouvé ! mais, encore une fois, je ne vous ai point offenſé ; ſongez que ma bouche n'a jamais connu l'impoſture, & c'eſt vous qui refuſez d'être mon mari, mon amant ! Liebman, vous m'interdiriez juſqu'au plaiſir de vous voir ! & vous n'oſez être mon bourreau ! Eh bien ! cruel, ſi je ne puis obtenir votre main, ſi votre cœur m'eſt fermé, me refuſerez-vous le ſentiment de la compaſſion ? voyez-moi au rang de vos domeſtiques ; dumoins je pourrai jouir de votre préſence, vous donner des preuves de mon zèle ; je reſpirerai l'air que vous reſpirerez ; vous me remettrez à ma place : j'étois faite pour vous ſervir. Quelle expreſſion, monſieur ! & c'étoit de la bouche d'Amelie qu'elle ſortoit. Je me précipite à ſes genoux : — Toi me ſervir, ma divine maitreſſe ! c'eſt à moi d'être ton eſclave le plus ſoumis. Ah ! pardonne, pardonne, ma chère Amélie ; frappe, déchire ce cœur où tu n'as point ceſſé de régner ; délivre la nature d'un furieux capable de devenir un monſtre de barbarie ;

j'inonde tes pieds de mes pleurs ; je t'aime ; voilà mon plus horrible tourment. Me ſervir ! ah ! donne à jamais des loix à l'homme le plus épris ; j'ajoûterai chaque jour aux nœuds qui m'enchaîneront ; ton époux ne ceſſera d'être ton amant ... (j'apperçois un braſſelet à ſon bras.) D'où te vient ce préſent ? réponds, parle... C'eſt un don de Rimberg, me dit-elle, qu'il m'avoit obligée de porter, & que je foule aux pieds ; auſſitôt elle le jette à terre : je le ramaſſe avec un nouvel accès de fureur, & le mets en morceaux : — Et je pourrois encore douter de mon malheur ! non, indigne Amélie, je ne te regarde plus ; je ne t'écoute plus ; je ſerai ton bourreau ; oui, je te percerai le cœur, ce cœur qui m'a trahi, où un autre ... que dis-je, malheureux ?.. va, fuis loin de mes regards ; épargne-moi le plus grand des crimes ; non, plus d'hymen, plus d'hymen, cent fois plutôt le cercueil. C'eſt-là que je puis être à tes côtés. Ah ! Rimberg, Rimberg ... perfide, donne-moi donc la force d'oublier ce nom ; tu dois m'entendre : arrache cette image de mon ame.

Repouſſant Amélie, volant à ſes genoux, furieux, plein de rage & d'amour, ordonnant les apprêts de mon mariage, révoquant ces ordres, perſécuté, ſi

je puis le dire, par toutes les furies, telle étoit ma ſituation.

Je me détermine à ne point former cet engagement; j'oſe l'annoncer à la malheureuſe Amélie par une lettre étendue où je lui offrois toutes mes richeſſes: mais je lui déclarois qu'il m'étoit impoſſible de joindre ma main à ces dons: je reçois cette réponſe.

» Je n'ai donc pu triompher de ces ſentiments » qui m'outrageoient! votre jalouſie, votre horrible » jalouſie a été plus forte que mon amour. Liebman, » c'eſt pour la dernière fois que mon cœur s'ouvre » à vos regards. Je n'ai aucun reproche à me faire; » vous avez eu mon premier ſoupir: celui qui me » reſte vous ſera encore conſacré, malgré vos in- » juſtices & votre peu de tendreſſe; car ſi vous » m'euſſiez aimée, ces nuages ſe ſeroient bientôt » diſſipés, & vous n'auriez vû dans Amélie qu'un » objet digne de vous être uni. Vous avez pû dou- » ter de ma ſincérité! je vous le répéte: je n'ai » jamais connu le ſentiment que par vous & pour » vous ſeul. Rimberg n'auroit obtenu que mon » eſtime, s'il n'avoit pas offenſé l'amitié; plus cré- » dule que vous, parce que j'aimois plus que vous, » j'ai étouffé toutes mes défiances au ſujet de votre

» parente ; j'étois ſi portée à croire que vous m'ai-
» miez, qu'un mot de votre bouche a ſuffi pour
» ramener le calme dans mon ame ; calme trompeur !
» je vous ai retrouvé : mais j'ai perdu mon ami,
» mon amant, mon époux ! & quand vous me re-
» fuſez le nom de votre femme, quand vous voulez
» éviter juſqu'à mes regards, quand vous m'ôtez
» votre amour, vous comblez vos outrages ! vous
» me parlez de fortune ! des richeſſes à moi qui au-
» rois donné l'empire de la terre, ſi on me l'eût offert,
» pour mériter un ſeul de vos ſentiments ! des ri-
» cheſſes, Liebman ! & c'eſt vous qui m'accablez à
» ce point ! c'eſt vous qui m'avez ſi peu connue !
» des richeſſes ! quoi ! c'eſt vous, qui me faites ces
» offres ! Je n'en ai pas beſoin, je n'ai beſoin que
» d'un cercueil ; mon ſort eſt rempli. Au moment
» que vous recevrez ce billet, j'aurai ceſſé... je ne me
» plaindrai plus. Adieu, je me flatte que vos remords
» me vengeront ; vous regretterez Amélie : il ne
» ſera plus tems ... un froid mortel aura glacé ce
» cœur, ce cœur rempli de vous, ô le plus cruel,
» & le plus injuſte de tous les hommes, & votre
» image en ſera effacée. «

P. S. » J'ai déjà reclamé vos bontés pour mes pa-

» rents : les puniriez-vous du trop de ſenſibilité de » leur malheureuſe fille ? malgré votre barbarie, je » vous connais des ſentiments généreux ; je ſollicite » donc votre bienfaiſance en faveur de ces miſéra- » bles auteurs de mes jours : c'eſt vous donner une » preuve que je vous aime encore, en expirant par » vos coups. «

Je n'avois pas achevé de lire ces derniers mots : j'avois couru à l'appartement d'Amélie ; je ne la trouve point ; j'appelle mes domeſtiques ; j'implore leur ſecours ; ils font des perquiſitions ; je découvre enfin qu'elle étoit en ces lieux : j'y vole ; c'eſt dans cette même chambre où nous ſommes qu'Amélie s'offre à ma vûe, mais pâle, ſans mouvement ; j'embraſſois un corps inanimé ; j'employe tous les moyens. Que vous dirai-je ? Amélie r'ouvre les yeux ; de quelle horreur je ſuis frappé, lorſqu'on me déclare qu'il faut ſe hâter de combattre les progrès du poiſon ! Oui, nous dit-elle d'une voix tombante, c'eſt le poiſon le plus dévorant qui s'allume dans mes veines ; on m'a forcée d'offenſer le ciel... (elle me reconnaît) Venez-vous recevoir mon dernier ſoupir ? ah ! Liebman, ce cœur palpite encore pour vous !

Je vous épargnerai, monsieur, des détails qui ne peuvent intéresser que moi seul. Vous vous figurez l'excès de ma douleur : il égaloit celui de mon amour. Amélie m'apprend que dans son désespoir, oubliant ce qu'elle se devoit, étouffant le cri de la nature, & repoussant la religion, elle s'étoit déterminée à prendre un breuvage qui la plongeroit dans un sommeil éternel. Elle avoit craint que ma présence ne lui inspirât de la faiblesse, & ne la détournât de son dessein : elle étoit venue l'exécuter ici. Aussitôt j'appelle tous les secours de la médecine ; on employe les remèdes les plus efficaces. J'étois continuellement aux genoux d'Amélie ; j'implorois mon pardon ; je lui renouvellois les serments d'une tendresse qui ne seroit plus altérée par des soupçons indignes d'elle & de moi-même ; mes fureurs jalouses s'assoupissoient ; je n'écoutois que l'amour ; Amélie enfin se montroit innocente à mes regards. Je reçois une lettre de Rimberg qui achève de dissiper tous les nuages : il venoit d'être blessé mortellement dans un duel qu'il avoit eu à soutenir contre un de ses parents ; il vouloit, me disoit-il, avant que de mourir, rendre hommage à la vérité, & par cet aveu obtenir du ciel l'expiation de ses crimes ; il me traçoit un fidèle tableau de tout ce qu'il

avoit

avoit imaginé pour entraîner Amélie dans le piège ; il confeſſoit hautement qu'il n'avoit pu triompher de ſa vertu, & il finiſſoit par me prier d'être ſenſible à ſon repentir. Je m'écrie : ma divine Amélie n'a rien à ſe reprocher ! je la poſſéderai ! c'eſt à moi que ſeront ſes charmes, ſa foi, ſon cœur ! précipitons le moment... Oui, je ſerai ton époux ; oui, ma chère Amélie, nous ne vivrons plus que l'un pour l'autre ; nous retournerons dans cette retraite qui ſera notre univers ; c'eſt-là que j'employerai tous mes jours à t'adorer, à te faire oublier un emportement trop criminel ; nous nous retrouverons dans ces lieux qui t'ont vû naître, & commander à ton amant, à toute la nature ; ah ! plus que jamais Liebman chérira ton empire.

Je me hâte de donner mes ordres ; on s'occupe des préparatifs de notre mariage : il alloit ſe célébrer dans ce ſéjour que j'appellois la patrie d'Amélie ; une fête auſſi élégante que ſomptueuſe nous y attendoit ; j'étois le plus fortuné des hommes ; je ne voyois plus, je ne goûtois plus qu'une yvreſſe continuelle d'amour & de félicité ; j'avois perdu le ſouvenir de mes malheurs paſſés ; Rimberg, la terre entière s'évanouiſſoit de ma mémoire comme un ſonge déſagréable

qu'un heureux réveil viendroit entièrement effacer ; j'épiois le moment où la ſanté d'Amélie auroit repris ſes forces, & je touchois à cet inſtant ſi attendu. Jamais je n'avois conçu plus d'eſpérance ; jamais je n'avois plus aimé ; j'entretenois mon adorable maîtreſſe du bonheur que je me promettois ; je lui peignois les délices qui nous étoient réſervées.

Ce jour enfin brilloit où je devois m'unir à tout ce que j'idolâtrois ! Amélie ... c'étoit la nature dans ſes attraits ingénus, parée des ornements de l'art ; que de beauté ! que d'amour ! Encore une fois, le paſſé avoit fui de mes regards ; j'embraſſois l'image la plus riante & la plus flatteuſe ; j'étois plongé dans l'enchantement ; je n'avois plus de voix pour m'exprimer ; je ſerrois tendrement la main d'Amélie, & je laiſſois couler des larmes, la plus vive expreſſion d'une tendreſſe qui n'avoit point de modèle.

Nous nous rendions à l'égliſe. Je ne ſçais, me dit Amélie, mes genoux chancelent ... ma force m'abandonne ! arrêtons un moment ; ſeroit-ce l'excès de la joie ?.. Liebman, ſoutiens-moi... Je la prends avec vivacité dans mes bras ; j'implore du ſecours. Amélie reprend d'un ton preſque éteint : Liebman ... où êtes-vous ? fuis-je dans votre ſein ? Liebman, je ne vous vois plus ! je ne vous entends plus !.. ſi dumoins j'avois

emporté dans la tombe le nom de votre épouſe !.. Moncher Liebman ... approchez ... je me meurs ... mes parents ... recevez mon ame & ... aimez-moi toujours.

C'eſt ici que le comte eſt terraſſé par la douleur : une abondance de ſanglots lui coupe la parole ; il reſte penché vers la terre ; je veux le relever ; il ſe jette ſur le portrait d'Amélie, en verſant un torrent de larmes : — Ma chère Amélie, je n'entretiens donc plus qu'une vaine image ! c'eſt inutilement que je l'inonde de mes pleurs ! ils coulent ſur une toile inſenſible... Inſenſible, quel mot ! quand je meurs de mon amour, quand jamais je ne t'ai plus adorée. Je ne puis te rendre la vie un inſtant, un ſeul inſtant ! tu verrois ... tu ſçaurois combien Liebman t'aimoit. Connaiſſez-vous, monſieur, des expreſſions qui vous donnent une idée de l'état où je me trouvai, lorſque je fus aſſuré qu'Amélie m'étoit ravie ſans retour, que ce corps embelli de tant de charmes, que je ſerrois dans mes bras avec tant de fureur, n'étoit qu'un cadavre froid & inanimé, qu'Amélie n'exiſtoit plus ... elle n'eſt plus ! je ne m'accoutume point à cette affreuſe penſée ! cette perte eſt encore toute nouvelle pour mon ame ! je vois le cercueil, la pompe funèbre, les pâles flambeaux ; j'entends le

retentiſſement lugubre de cette terre ſépulchrale qui va couvrir pour toujours l'idole de mon cœur.

Je tombai comme privé de la vie ; je ne ſortis d'une léthargie profonde que pour appercevoir le monument où Amélie étoit renfermée ; c'étoit un des effets du poiſon qui lui avoit cauſé cette mort imprévûe ; les remèdes n'avoient fait qu'aſſoupir le mal, & nous tromper ſur ſes progrès ; je cédai à mon déſeſpoir ; je courois m'enfoncer dans l'épaiſſeur de la forêt ; j'appellois à haute voix Amélie. Il y avoit des moments où j'imaginois l'entendre, & que je l'appercevois dans l'obſcurité de la nuit s'élever devant moi à travers de ſombres feuillages ; elle me tendoit les bras ; je me précipitois vers elle : le fantôme s'évanouiſſoit. Lorſque j'embraſſe ce tombeau qui contient ſa cendre, je crois éprouver un treſſaillement ; la ſenſibilité ſeroit-elle

---

J'appellois à haute voix, &c. Qu'on ne diſe point que ce déſordre attaché aux grandes douleurs, n'eſt pas dans la nature. Le célèbre abbé de Rancé, l homme peut-être le plus ſenſible & le plus malheureux, avant que d'être pénétré des conſolations & des lumières de la religion, couroit dans le ſilence des nuits, & dans l'obſcurité des bois, appeller en pleurant, & avec des cris, une femme qu'il avoit tendrement aimée, & qu'une maladie affreuſe étoit venue lui enlever. Il pouſſa même l'égarement du déſeſpoir juſqu'à croire qu'il pouvoit éxiſter des moyens de forcer, ſi l'on peut le dire, les barrières du tombeau, & de rappeller les morts à la vie, &c.

entiérement éteinte chez les morts ? objet, unique objet de tous mes ſentiments, eh ! quoi, tu ignorerois à quel point tu m'es cher encore ! tu ne verrois point mes larmes ! tu n'entendrois point mes cris !

Un paſteur charitable vint m'arracher au noir projet de me détruire. Il verſa dans mon ſein ces conſolations que la religion ſeule eſt capable d'y apporter. Oui, monſieur, je ne l'éprouve que trop : après des malheurs ſi effrayants, il n'eſt que la religion qui puiſſe retenir encore notre ame ; la mienne cependant ne ſçauroit ſe guérir ; j'ai renoncé à tout ; je traîne mon fardeau de douleurs ... je le dépoſerai dans ce réduit où j'ai vû mourir... Ah ! monſieur, quelle femme adorable ! & c'eſt moi, c'eſt moi qui l'ai plongée au cercueil ! ma jalouſie, mon infernale jalouſie l'a aſſaſſinée ! Quand ma cendre ſera-t'elle réunie à la ſienne ? tous les jours, elle reçoit mon tribut de regrets & de pleurs : c'eſt-là mon ſeul plaiſir, mon unique occupation ; je ne tiens au monde que par ce ſeul ſentiment. Oui, c'eſt un bienfait du ciel qui vous envoye en ces lieux pour recueillir mon dernier ſouffle ; il a permis qu'une ame ſenſible ſe pénétrât de tout ce que j'endure. Je ne vous le cacherai point : j'ai goûté une eſpèce de ſatisfaction que j'étois bien loin d'attendre, à épancher mon

cœur dans le vôtre : il eſt ſi ſurchargé d'amertume ! je vous ai parlé d'Amélie : ce ſera le dernier mot que proférera ma voix défaillante. Au nom de l'humanité, monſieur, ne me quittez point. Le ciel vous récompenſera d'une action ſi généreuſe : hélas ! puiſſiez-vous n'éprouver jamais le coup qui m'a frappé ! perdre tout ce qu'on aime !.. & j'exiſte encore !

Il étoit trop vrai que la ſituation de Liebman étoit devenue la mienne, & que je ne pouvois l'abandonner ; il étoit du nombre de ces malheureux auxquels on ne ſçauroit accorder trop de compaſſion. Eſt-il des étrangers pour les cœurs ſenſibles ? je regardois le comte comme mon plus tendre ami. Cependant des affaires eſſentielles me forçoient de m'arracher à ſa ſociété ; il me dit, en pleurant dans mes bras : je croyois avoir épuiſé le malheur, & votre départ me fait éprouver qu'il me reſtoit encore de nouvelles pertes à reſſentir. Je lui promis de le revoir auſſitôt que les circonſtances me le permettroient. J'acquitai ma promeſſe ; je profitai de mes premiers moments de liberté, pour revoler auprès de ce reſpectable infortuné ; je le trouvai dans ſon lit, ſuccombant à ſon chagrin. A peine m'eut-il apperçu : il fit un effort pour me préſenter la main, & m'embraſſer. Ah ! mon unique ami, me dit-il, je vous revois !

j'en rends graces à Dieu qui bientôt va me débarasser de la vie. Quelle reconnaissance ne vous dois-je point? vous êtes arrivé à propos pour me fermer les yeux ; c'est dans votre sein que j'exhalerai mon dernier soupir.

Je voulus consoler Liebman & le ranimer ; loin de me taire sur l'objet de sa douleur, je lui en parlois sans cesse : aussi eus-je la satisfaction de prolonger son éxistence de quelques jours ; il n'avoit que le nom d'Amélie à la bouche, & lorsqu'il n'eut plus la force de s'exprimer, il me montroit son portrait qu'il couvroit de baisers, accompagnés de sombres gémissements. Enfin après avoir laissé par son testament des témoignages de sa bienfaisance à la famille d'Amélie, & aux pauvres, Liebman expira dans mes bras. Il m'avoit recommandé de lui faire donner la sépulture dans le même tombeau qui renferme sa malheureuse amante : on a suivi ses volontés; il m'a légué une espèce d'esquisse au crayon, qui le représente pleurant sur ce monument funèbre ; je la conserve comme un gage précieux de l'amitié ; mes regards se reportent continuellement sur cette image ; j'entends Liebman ; je m'entretiens avec lui ; oui, mon cher Liebman, jusqu'au dernier soupir, je me souviendrai

de l'homme le plus malheureux, & le plus digne de ma pitié & de ma tendreſſe ; je verrai couler tes pleurs ; je gémirai avec toi ; tu revivras dans mon ame. C'eſt pour les cœurs inſenſibles que meurent les amis : ils ſont toujours préſents à ceux qui ſçavent aimer.